

Le problème de la restauration des Landes de Gascogne

Louis Papy

Citer ce document / Cite this document :

Papy Louis. Le problème de la restauration des Landes de Gascogne. In: Cahiers d'outre-mer. N° 11 - 3e année, Juillet-septembre 1950. pp. 231-279;

doi : <https://doi.org/10.3406/caoum.1950.1688>

https://www.persee.fr/doc/caoum_0373-5834_1950_num_3_11_1688

Fichier pdf généré le 23/03/2022

LE PROBLÈME DE LA RESTAURATION DES LANDES DE GASCogne

La forêt de pins maritimes des Landes de Gascogne régnait il y a une quinzaine d'années presque sans lacunes : de la Garonne à l'Adour se déroulaient 900 à 950.000 hectares de bois (1). Producteur de résines et de poteaux de mines, le « *pignada* » landais était composé de deux éléments bien distincts : d'une part la vieille forêt exploitée depuis de longs siècles dans le pays de Buch, en Born, en Marensin, au Marsan, en Bazadais, en des régions bien égouttées : aux versants des vieilles dunes et des vallées; d'autre part, la nouvelle forêt, artificielle, créée en cent cinquante ans par le boisement systématique des jeunes dunes littorales et surtout grâce à des travaux de drainage obstinément poursuivis sur le « plateau landais ». Aujourd'hui deux types de pignadas restent à peu près intacts : la vieille forêt trouée de larges clairières agricoles et qui, bien défendue, reste encore vivante et judicieusement exploitée; la nouvelle forêt littorale, celle des dunes, créée et entretenue par les soins de l'Etat et qui, percée de beaux pare-feu donne encore l'image de la prospérité. La nouvelle forêt du plateau est ruinée : la monoculture du pin y a depuis cent ans contribué à user les terres pauvres; l'assainissement du sol par drainage ne se fait que très mal, les fossés n'étant plus entretenus; l'incendie enfin, grâce aux imprudences des hommes

(1) Le présent article est la suite de celui qui a paru dans le tome I des *Cahiers d'Outre-Mer* (t. I, 1948, p. 297-333) sous le titre : Un désert aux portes de Bordeaux. Richesses et dévastations de la forêt landaise; on y trouvera les données essentielles des problèmes qui se posent aujourd'hui dans le pays landais. Nous faisons paraître aujourd'hui dans une revue d'outre-mer un article sur les Landes de Gascogne en raison de l'intérêt que présente ce pays pour le port de Bordeaux et aussi parce qu'une suite à notre article de 1948 avait été annoncée comme devant être publiée ici même.

M. ENJALBERT a publié, dans un récent numéro de la *Revue Géographique des Pyrénées et Sud-Ouest*, une étude importante : « Observations morphologiques sur les Landes de Gascogne » (t. XXI, 1950, p. 3-42).

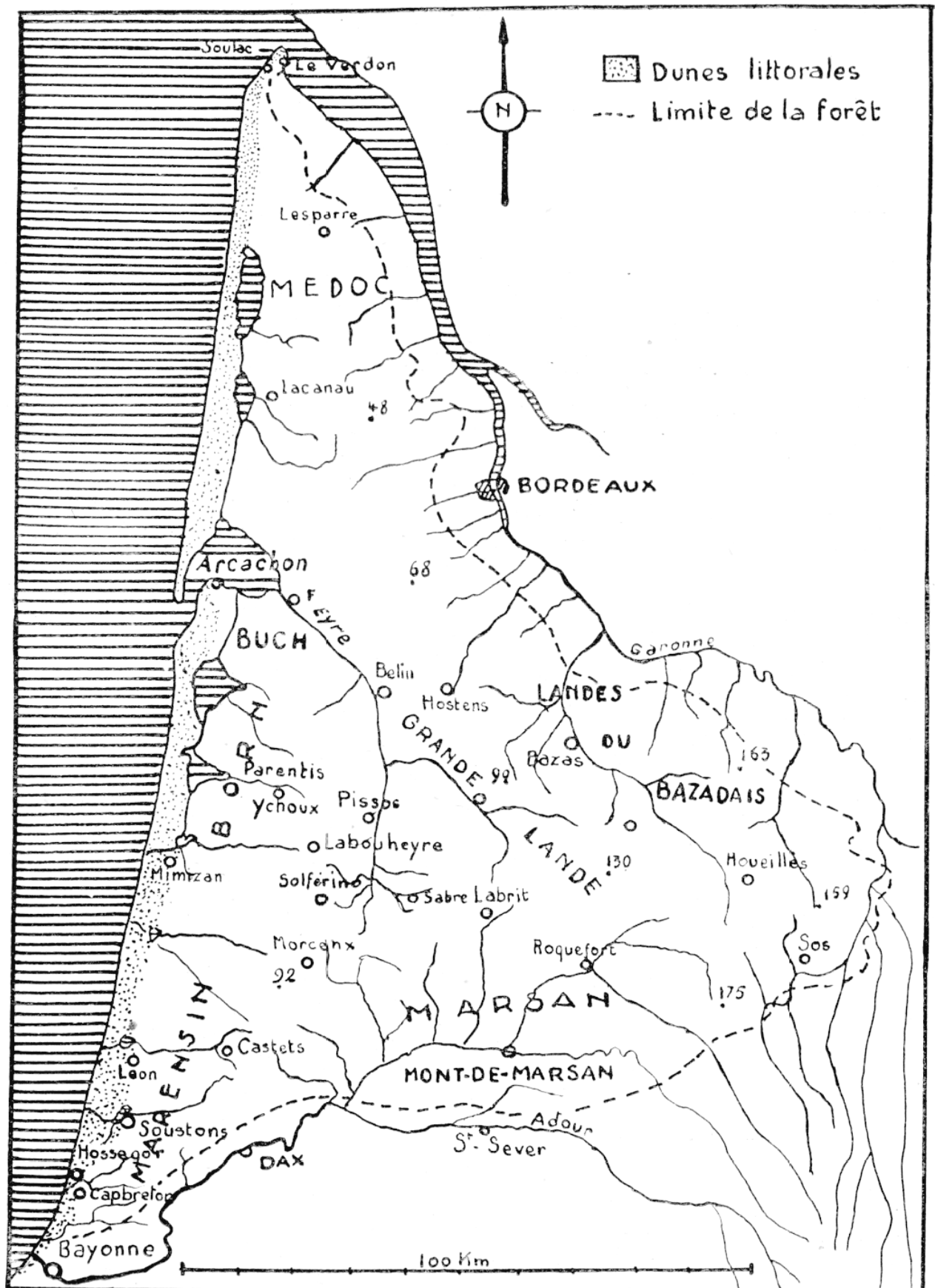


FIGURE 1. — Les pays des Landes de Gascogne.

et aux sécheresses de ces dernières années, a détruit d'immenses massifs en pleine production. Ainsi, la Grande Lande est redevenue le pays vide qu'elle était il y a cent ans.

Les désastres de 1949, d'une ampleur sans précédent, ont, avec leur cortège de ruines et de deuils, encore noirci le tableau sinistre que nous présentions ici même en 1948. En 1949, 130.000 hectares ont été parcourus par le feu dont 53.000 hectares de pins : le record de 1943 a été battu.

L'épisode le plus tragique de l'été 1949 fut l'incendie qui ravagea les landes girondines dans la seconde quinzaine d'août. A ce moment là, 35.000 hectares de bois et de landes brûlèrent à la fois au Sud de Bordeaux. La journée du 20 août fut tragique : la grande ville se trouva plongée dès 16 heures dans une nuit lourde d'angoisse, tandis que l'horizon embrasé de lueurs rougeoyantes évoquait une vision d'Apocalypse. Dans les landes et les pignadas, le feu courait avec un fracas effrayant, bondissait parmi les cimes des grands pins, lançait en avant à des centaines de mètres des flammèches semblables à de gigantesques feux-follets qui allumaient au loin des foyers nouveaux. Aucun barrage, ni pare-feu, ni route, ni champ ne semblait capable d'arrêter un tel déchaînement de forces diaboliques. Le vent soufflait aux approches de l'incendie avec une violence inouïe; un vent né des appels d'air déterminés par le feu et non d'un cyclone issu du golfe de Gascogne, comme certains l'ont affirmé. Au centre des tourbillons, il fut, chargé de sables, capable d'arracher les écorces d'arbres et de donner, en quelques secondes, au bois qu'il burina, un poli éolien. Le plafond des nuages étant bas, les essences venant saturer un air dont l'humidité relative était très faible, des explosions terribles se produisaient, tandis que des vagues d'oxyde de carbone asphyxiaient les sauveteurs dont les corps étaient ensuite brûlés comme au lance-flammes (1). Quatre-vingt-deux hommes ont péri ce jour-là, dont on retrouva les corps calcinés, certains affreusement recroquevillés dans les fossés. Des centaines de fermes ont flambé. Ruines croulantes, immenses étendues de terres brûlées, forêts mortes évoquaient après le passage du fléau la vision d'un front de guerre. On se souvient de ces lignes où François Mauriac peignait les ravages des précédents incendies. « Du pays... (de Saint-Symphorien), rien ne subsiste que le village et le parc où j'ai joué enfant. Mais à l'entour, presque toutes les forêts ont été anéanties : ce paysage lunaire ne garde plus la moindre ressemblance avec celui qui demeure au fond de moi.

(1) M. GATHERON a démontré que les incendies sont particulièrement redoutables quand l'humidité relative est très faible. Voir J.-M. GATHERON et J. LAVOINE, Les incendies de forêts dans les Landes de Gascogne en 1949 (*Bull. technique d'information des Ingénieurs des Services agricoles*, n° 47, fév. 1950, p. 423 à 432).

Dans un sens plus matériel que ne l'entendait Proust, c'est trop vrai que les maisons, les campagnes, les métairies et les forêts sont fugitives comme les années. C'est la terre qui nous quitte nous autres Landais; nous durons plus longtemps qu'elle : il faut la voir mourir avant nous (1) ».

Le désastre de 1949 a attiré l'attention des pouvoirs publics sur le problème landais. En haut lieu, certains l'ont découvert, qui ne le soupçonnaient même pas. Des ignorants ont porté sur les origines du drame des jugements qui voulaient être définitifs et, sans connaître le milieu, ont suggéré des solutions absurdes : on pourrait, sur ce chapitre, extraire de la presse parisienne, les éléments d'un bêtisier. Il s'agit aujourd'hui de mettre au point un programme de rénovation de cette Grande Lande ruinée. On construit de magnifiques projets à propos desquels s'engagent d'après débats, on ouvre des chantiers, on tente des expériences agricoles et forestières. Notre époque rappelle celle antérieure à la loi du 24 juin 1857 qui orienta le pays vers la monoculture du pin : en ces temps-là, propriétaires, ingénieurs de l'Etat rivalisaient d'ardeur à qui trouverait le meilleur moyen de coloniser, d'exploiter, d'assainir les plateaux de la Grande Lande dont les mornes étendues semblaient vouées aux parcours des moutons. Aujourd'hui, la monoculture du pin ayant fait faillite, on cherche des formules nouvelles; mais les techniques ne sont plus celles d'il y a cent ans, et la structure sociale a évolué depuis « le temps des échasses ».

I. - LA FORET.

A peu près la moitié de la forêt landaise a été ravagée depuis une douzaine d'années. Mais par régénération naturelle, la forêt de pins maritimes reprend peu à peu, après les coupes et les incendies, possession de son ancien domaine; les chênaies gagnent en extension sur toutes les terres saines où l'homme ne les combat pas. L'arbre doit garder une place essentielle dans la Grande Lande de demain.

1. La reconstitution du pignada.

Le pin a pris la place, depuis cent ans, des grands parcours de l'ancienne lande. Bien que cette forêt artificielle, très vulnérable, ait été ruinée, bien que le commerce de la résine et des poteaux de mine présente toutes sortes d'alcas, on ne veut pas, dans un pays où une main-d'œuvre experte est depuis longtemps habituée à la technique délicate du résinage, renoncer à la culture du pin maritime (*Pinus pinaster*), vieil arbre de la forêt landaise qui fit la fortune d'un pays mal doté par la nature.

(1) *Le Figaro*, 22 août 1949.

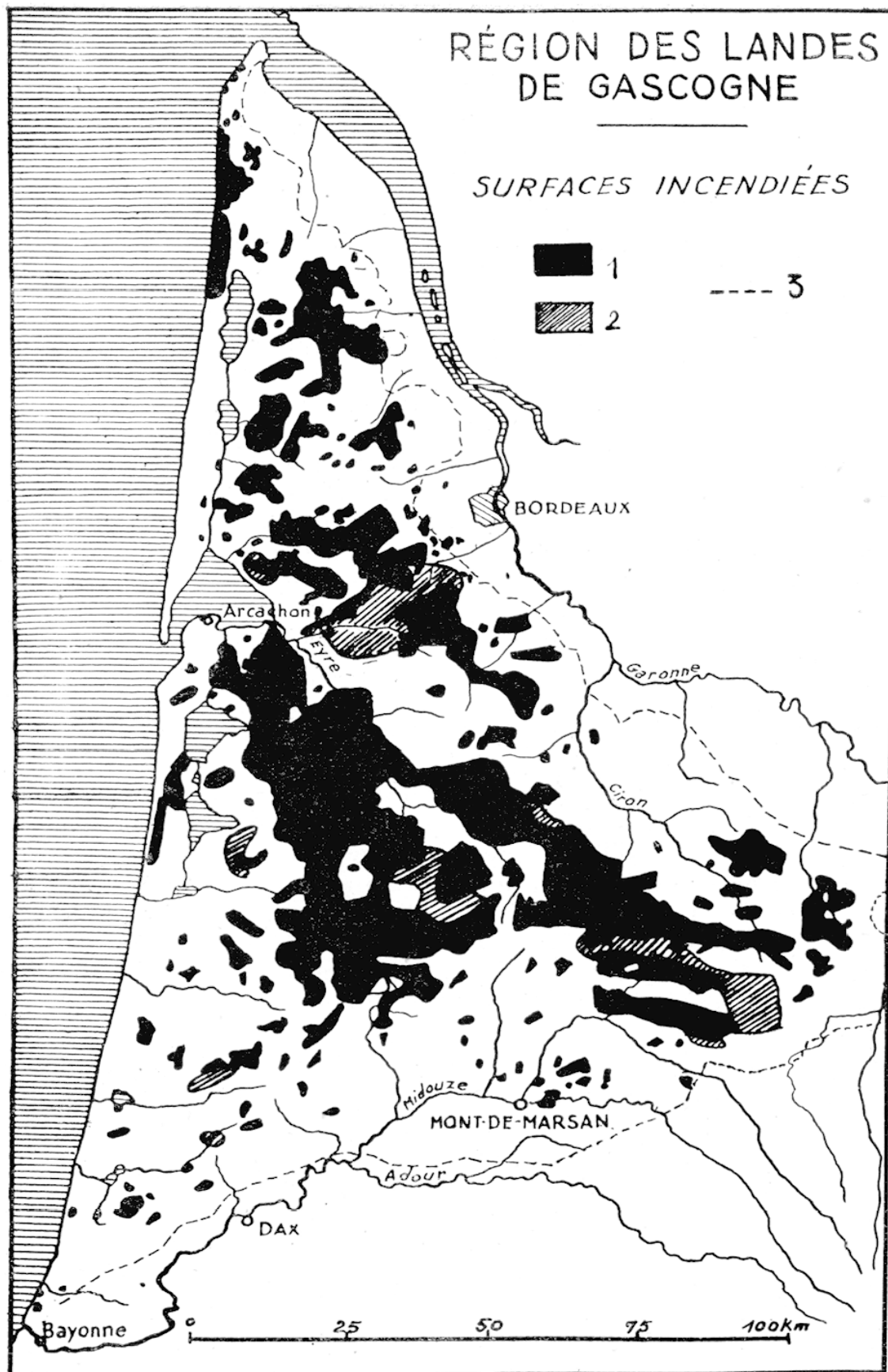


FIGURE 2. — *Les surfaces incendiées.*
1. Jusqu'en 1948. — 2. En 1949. — 3. Limite de la forêt.

Le pin maritime est bien adapté au sol de sable et au climat de l'Aquitaine maritime (1). La chaleur de l'été fait couler sur ses cares une résine abondante. Nulle autre essence ne résiste mieux, en bordure de l'océan, aux grands vents salés. Y a-t-il intérêt à introduire d'autre résineux ? Des essais sont en cours. Le slash pine (*Pinus caribbea*) a été planté à Caudos, et il pousse plus vite que le pin maritime, mais il faut attendre, pour la juger, la suite de l'expérience.

La forêt de pins maritimes peut se reconstituer sans intervention de l'homme. Dans les coupes de pins âgés, les cônes ou « pignes » s'ouvrent en été et répandent au vent des graines qui germeront au printemps; dans les « brûlés », les cônes que le feu a fait éclater donnent des graines qui poussent très bien sur un sol que les cendres ont enrichi. Aux lisières de l'ancienne forêt établie aux versants des vallées et aux bordures du plateau landais, le pignada a gagné du terrain vers la haute lande aux XVIII^e et XIX^e siècles par semis naturels, au fur et à mesure des progrès du drainage. Des jeunes pins, dégagés des fourrés d'ajoncs et de bruyères, ont pris possession d'une partie des régions ravagées par le feu lors de la désastreuse année 1943 : plusieurs années de sécheresse ont fait baisser le niveau des eaux hivernales et facilité le reboisement. On peut estimer qu'au début de 1949 le reboisement naturel se faisait sur cent mille hectares environ.

Mais le plus souvent la régénération naturelle se trouve entravée par quelque circonstance défavorable. Ici, l'incendie a atteint une telle violence qu'il a brûlé non seulement les arbres mais encore les réserves d'humus de la couche superficielle ; ailleurs, le feu ayant passé deux fois à quelques années d'intervalle, a détruit de jeunes pins sans cônes nés après le premier incendie. Une végétation impénétrable d'ajoncs et de hautes bruyères; des troncs d'arbres infestés d'hylobes; des racines tenaces de molinie respectées par le feu; et surtout l'inondation qui, les fossés du siècle dernier n'étant plus entretenus, gagne, aux années pluvieuses, de grandes étendues de la haute Lande et y refoule le pin : autant d'obstacles au reboisement. La graine ne germe ni sur un feutrage de végétation ni dans le marécage (2). C'est dire que la régénération artificielle s'impose dans beaucoup de cas.

Il est des régions relativement saines où l'on peut pratiquer avec profit le simple semis à la volée, même sans labour préalable. On usait fréquemment de cette méthode dans la Grande Lande au

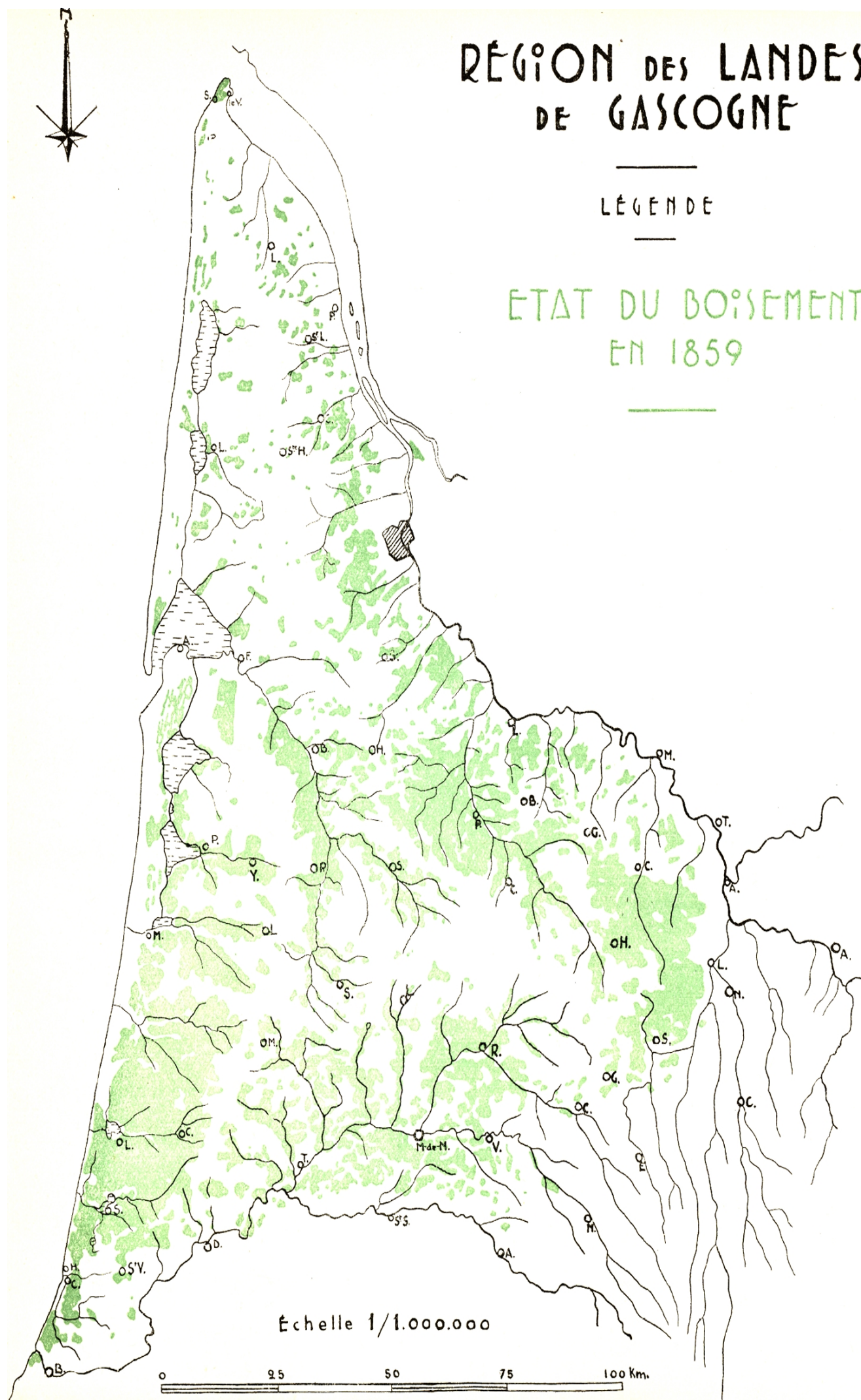
(1) L. PAPY, Richesses et dévastations... (*Les Cahiers d'Outre-Mer*, 1948, p. 319-320).

(2) Paul ARQUÉ, Problèmes d'assainissement et de mise en valeur des Landes de Gascogne (*Revue Géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1935, p. 5-25). — Louis PAPY, Richesses et dévastations... (*Les Cahiers d'Outre-Mer*, 1948, p. 321 et suiv.).

RÉGION DES LANDES DE GASCOGNE

LÉGENDE

ETAT DU BOISEMENT
EN 1859



siècle dernier. J.-B. Lescarret la décrit ainsi en 1858 : « On clôt au moyen d'un fossé une pièce de vingt à quarante hectares. On jette sur le sol, sans autre préparation, la graine de pin à la volée. Les pins clairsemés n'ont pas au début belle apparence; ils deviennent robustes après éclaircissement. » (1). « Les graines qui arrivent au contact de la terre, écrit Henri Crouzet en 1859, lèvent immédiatement, tandis que celles qui tombent sur la mousse ou qui sont interceptées par les bruyères et autres végétaux dont la lande est couverte n'arrivent à germination que plus tard, quelquefois même après plusieurs années. Dans le pays, on compte qu'un semis ainsi fait n'est complet qu'au bout de quatre ans. » (2). Parfois les semeurs étaient suivis d'ouvriers qui, à coups de bâtons, battaient la bruyère et faisaient tomber la graine sur le sol; le passage de brebis donnait le même résultat. Le semis à la volée se pratique souvent aujourd'hui tout de suite après l'incendie, dans la cendre encore chaude : il peut réussir très bien quand le feu n'a pas ruiné l'humus. Quand on le peut, on fait passer un débroussailleur tracté avant et après le jet des graines.

Le semis au crot se fait surtout dans les lieux envahis par d'épais fourrés. C'était aussi un procédé très usité par les propriétaires landais du siècle dernier. On creusait à l'aide d'une petite bêche, appelée palot dans le pays, des trous régulièrement espacés où l'on semait des graines; parfois le sol était pioché et on en extrayait souches et racines. Au domaine impérial de Solférino, qui fut au temps du Second Empire une terre d'expérience, les mérites de différents types de semis au crot sont étudiés et discutés. La pratique de ce mode de semis est toujours courante dans les Landes de Gascogne : tous les trois mètres le fourré est coupé sur une surface d'un mètre carré; on défonce au milieu de cet espace par quelques coups de pelle; on jette sur la terre ameublie une dizaine de graines que l'on recouvre de mottes. « En cas de régénération imparfaite, c'est cette méthode qui convient le mieux pour compléter les vides pendant les trois premières années du semis » (3).

Le semis par labour enfin a depuis longtemps fait ses preuves. Dans certains lieux marécageux, au temps de Chambrelent, on construisait, à la charrue tirée par des bœufs, des sillons qui

(1) J.-B. LESCARRET, *Le dernier pasteur des Landes. Etudes de mœurs*, 1858. Impr. A.-R. Chayner.

Voir Roger SARGOS, *Contribution à l'histoire du boisement des Landes de Gascogne*. Bordeaux, Delmas, 1949 (836 p.), p. 552.

(2) H. CROUZET, *Notes sur la situation des travaux et des cultures du domaine impérial des Landes, 1859-1862*. Publiées dans Roger Sargos, *Contributions...*, p. 253-254.

(3) Maurice MATHIO, *La culture méthodique du pin maritime et sa préservation contre l'incendie*, 16 p., Impr. Labèque, Dax.

tenaient la graine à l'abri de l'eau. Aujourd'hui on utilise quelquefois des tracteurs lourds traînant une charrue forestière à triple soc ou à plateau. Un gros caterpillar auquel on accroche un semoir mécanique peut débroussailler quinze à vingt hectares par jour. Mais ces engins coûtent cher et ne sont pas toujours adaptés au pays.

Le manque de graines entrave le reboisement. Leur récolte et leur traitement demandent un certain travail. Les cônes exposés au soleil sur un sol cimenté ou séchés dans des fours dont la température est réglée par thermostat s'ouvrent à la chaleur et fournissent des graines qu'il convient ensuite de préserver de l'humidité... Très rares sont les propriétaires landais qui produisent eux-mêmes leurs graines. Ils les achètent à quelques maisons landaises spécialisées dans cette production et aussi, pour une grande part, en Portugal. Pendant la guerre de 1939-1945 il en vint très peu de ce dernier pays, ce qui ralentit l'œuvre du reboisement. La production landaise était annuellement d'une dizaine de tonnes de graines : chiffre infime au regard des besoins. Les Eaux et Forêts font un gros effort pour organiser eux-mêmes la récolte de la graine et pouvoir en fournir gratuitement aux propriétaires qui en demandent.

La méthode du semis n'est pas la seule employée. Dès la fin du XVIII^e siècle, sur la partie de la lande que l'on ne pouvait soustraire au parcours du bétail — les *courgeyres* par exemple, c'est-à-dire les landes proches des « quartiers », — on plantait de jeunes pins semés en pépinières ou enlevés à des parcelles où le boisement était trop dense. La forêt créée par cette méthode venait aussi bien que celle née de semis : aussi la technique de la plantation ne fut-elle pas négligée lors des grandes entreprises de boisement qui suivirent la loi de juin 1857. Quelques propriétaires, de nos jours, font pousser des plants de pins dans des pépinières spéciales au sol meuble et bien arrosé ; à deux ans, de préférence au printemps, les arbres, dont les racines sont trempées dans une bouillie de pralinage, sont transplantées dans la lande.

La pratique systématique du bouturage du pin facilitera peut-être un jour l'œuvre de reconstitution du pignada. Déjà l'enracinement de boutures de slash pine avait été obtenu en 1942 par des savants américains. En 1949, M. Roger David a pu réaliser ce qui jusqu'alors paraissait une utopie, le bouturage du pin maritime des Landes : sur une partie décortiquée d'une branche, l'apposition d'une pâte à base de lanoline contenant de l'acide indolacétique permet la pousse de la racine (1). La découverte

(1) Roger DAVID, La réalisation du bouturage du pin maritime (Institut du Pin de la Faculté des Sciences de Bordeaux, 1949, 8 p.).

n'en est qu'au stade de laboratoire : le bouturage ne peut se faire encore qu'à l'éclairage continu, et grâce à des arrosages périodiques. Que cette technique devienne d'une application pratique, et il sera possible de faire pousser, en gagnant trois ans au départ, des arbres qui, nés de sujets sélectionnés, seront à coup sûr de bons producteurs de gemme.

La pratique landaise du gemmage — « gemmage à vie » — a le mérite de ménager l'arbre, tandis que les méthodes américaines l'épuisent. On recherche toujours chez nous un procédé de gemmage mécanique; mais aucune technique n'est encore au point. On s'oriente surtout vers le gemmage activé qui a donné en Allemagne et aux Etats-Unis de très bons résultats : il s'agit de stimuler l'écoulement de la résine par la pulvérisation de produits chimiques — acide sulfurique surtout — sur les cares avivées; des expériences sont en cours dans la forêt landaise, et il semble bien aujourd'hui que le rendement en résine pourrait, sans que l'arbre en soit trop éprouvé, être très sensiblement accru. Ajoutons que le système de gemmage actuellement en honneur par lequel l'arbre produit de la résine de vingt à soixante ou soixante-dix ans date d'une époque où la gemme rapportait beaucoup et le bois peu; des propriétaires estiment aujourd'hui qu'un gemmage d'une durée plus courte et plus intensif serait préférable; il laisserait en tout cas un arbre moins mutilé et d'une valeur marchande encore considérable.

A la dégradation des boisements ont contribué en ces dernières années insectes et champignons, dont l'essor avait été favorisé par la multitude des arbres malades et des souches pourries, par l'immensité des landes à molinie (1). La lutte contre les criquets a été conduite en 1948 sur une grande échelle et victorieusement; l'épandage de quantités impressionnantes de son empoisonné, la pulvérisation de bouillies acricides, contribuèrent, avec le développement d'une mouche parasite dans le corps des criquets, à la disparition du fléau (2). Mais la menace des bostryches et de toutes sortes de champignons parasites subsiste, qui impose un assainissement du terrain et le traitement méthodique des arbres malades (3).

(1) L. PAPY, Ruines et dévastations..., p. 326-330.

(2) Voir en particulier le numéro de juin 1948 de la *Revue de Zoologie agricole et appliquée*, imprimée par le Laboratoire de Zoologie de la Faculté des Sciences de Bordeaux (Articles de F. Chaboussou, R. Rœhrich, Marcelle Barraud, J. Bruneteau).

(3) A. HAGET, Considérations sur les insectes ravageurs de la forêt landaise et le problème de la lutte contre les bostryches (*Cahiers des ingénieurs agronomes*, 4^e trimestre 1949, p. 53-55).

2. La création de boisements de feuillus.

Quelles que soient les techniques employées pour reconstituer et exploiter le pignada, les feuillus doivent avoir une place de choix dans la future forêt. Les esprits les plus éclairés ont, au siècle dernier, insisté sur la nécessité de ne pas négliger les feuillus : ils n'ont pas été écoutés. Le pin a été la source, aux années de prospérité, de telles fortunes, il a suscité de telles espérances que tout lui a été sacrifié, et non seulement les labours et les parcours, mais aussi les boisements de chênes. Les pins et les éricacées que l'on n'incinère plus comme au temps où les moutons pacageaient dans la lande infinie fabriquent un humus brut et acide à décomposition très lente : les feuillus apporteraient un humus doux. Les forêts immenses de résineux sont sous la menace permanente de gigantesques incendies ; des feuillus bien disposés feraient barrage : dans les récents incendies, des fermes ont été protégées par quelques grands chênes ; le feu arrivant dans un bois de chênes, quand il n'a pas trop de violence, au lieu de bondir de cime en cime s'affaisse et peut alors être maîtrisé ; les feuillus, de plus, ne laissent pas passer la lumière, empêchent l'extension de sous-bois épais favorables au feu. Les résines et les bois de pin enfin ne disposent pas aux années de crise de débouchés assurés : les bois de feuillus pourraient dans une certaine mesure pallier les aléas de la monoculture.

La forêt landaise, à l'état naturel, offrait un mélange de pins et de chênes. Aux versants des vallées, sur les dunes anciennes ou « montagnes » du rivage, sur les lisières des graves du Bordelais, chênes pédonculés et tauzins, châtaigniers, formaient des boisements denses. La « forêt de Bordeaux » qui cernait la ville et dont nous parlent déjà les cartulaires médiévaux était une forêt de chênes. Et même, au milieu de la haute lande, dans les régions les moins inondées, de beaux chênes ombrageaient les métairies isolées et les parcs à moutons ; de loin ces arbres au rude tronc noueux profilaient leurs « silhouettes grisâtres si menues et isolées sur l'immense étendue déserte » (1).

Mais les feuillus ont été pendant des siècles dévastés par les hommes. Les beaux boisements de chênes, associés aux vallées — Eyre, Douze, Ciron —, ou proches de Bordeaux, de Bazas, de Bayonne, de Dax, ont fourni du bois de charpente et du bois de chauffage, du bois de marine ; traités en taillis, ils ont donné des « faissonnats » pour le chauffage et leur écorce pour le tannage des cuirs. Loin des villes, ils étaient considérés comme des parasi-

(1) Elie MENAUT, L'ancienne Grande Lande vue à travers Félix Arnaudin (*Bull. de la Société de Borda*, Dax, 1930, p. 6 à 35). Voir les descriptions de Félix ARNAUDIN, Choses de l'ancienne Grande Lande, 2 vol., 1923.

ETAT DU BOISEMENT
EN 1936

les « car, ainsi que nous le dit H. Crouzet, l'absence de voie de transport les rendait totalement inutiles » (1). Aussi sont-ils détruits systématiquement au fur et à mesure qu'ils poussent. On les arrache pour en débarrasser les semis de pins : le témoignage de Crouzet, vers 1857, est encore ici à retenir, qui écrit : « Les chênes rivalisent avec les pins pour envahir le sol, et ceux-ci ont besoin du secours répété de l'homme pour prendre le dessus : dans les pignadas de Saint-Julien-en-Born, de Sainte-Eulalie, et sur bien d'autres points, un des travaux d'aménagement les plus importants consiste à débarrasser les jeunes pignadas des chênes qui s'y développent et qui tendent à les envahir » (2). Les troupeaux autant que les pins sont les ennemis des chênes : au milieu de la haute lande se dispersent, dans les parties un peu surélevées qui n'étaient inondées que peu de temps à la mauvaise saison, des « *Brousteys* », taillis de chênes rabougris abrutis par le bétail, léchés par les incinérations (3). En bordure de la voie ferrée Bordeaux-Bayonne, qui venait d'être construite, le voyageur pouvait observer en 1856 au Sud de Lamothe et dans la traversée de la Grande Lande « les taillis de chênes » vigoureux, et sans cesse renaissants, malgré les incendies périodiques qu'y allument les pâtres pour empêcher leur développement » (4). Tout porte à croire que les travaux de drainage en cours favorisaient partout la pousse des arbres.

Au fur et à mesure que le pin gagnait du terrain, le chêne a reculé. L'oïdium a certainement d'ailleurs contribué à son déclin. Des boisements de chênes subsistent dans les Landes agricoles (Marsan, Bazadais), où les conditions naturelles sont plus favorables. Les pays de faire valoir direct (certains secteurs des Landes girondines), lui ont d'autre part été moins hostiles que les pays de métayage où le colon les a détruits sans merci.

D'autres arbres utiles avaient leur place dans les Landes de Gascogne d'il y a cent ans. En Marensin et dans les Landes du Lot-et-Garonne, des conditions géologiques et climatiques particulières favorisent la venue de magnifiques chênes lièges; l'industrie du liège qui connut une grande activité au XVII^e siècle (5), a pratiqué dans ces boisements des brèches difficilement réparables, et

(1) Publié par R. SARGOS, Contributions..., p. 116.

(2) Rapport Crouzet à l'appui d'un projet de loi et d'un projet de décret relatifs à l'assainissement et à la mise en culture des Landes de Gascogne (1836-1837). Publié par R. Sargos, Contribution..., p. 109-120 (p. 115-116).

(3) Pierre BUFFAULT, Boisements anciens et actuels des Landes de Gascogne, *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques*, section de géographie, t. XLVIII, 1933, p. 84-88.

(4) Rapport Crouzet..., publié par R. Sargos, dans Contribution..., p. 113-116.

(5) Voir les textes cités par Henri ENJALBERT, Le commerce de Bordeaux au XVII^e siècle (*Annales du Midi*, 1930, p. 21-35 (p. 23)). Lamoignon de Courson, en 1713, parle avec précision de cette industrie.

une grande partie du liège traité aujourd'hui dans le pays vient d'Afrique du Nord. Aux lisières du pays landais, en Marensin, en Marsan, en Bazadais, en Bordelais, les châtaigniers, écrit de Métivier en 1839, « en futaie ou à l'entour des champs, procurent un fruit recherché et d'un grand commerce » (1); ses taillis fournissent des cercles de barriques : une exploitation abusive et la maladie de l'encre ont ruiné les peuplements. Venu dans le pays au XVII^e siècle, le faux acacia ou robinier, a été planté en taillis en bordure des pays de vignobles qu'il alimenta en cerceaux et en échalas ou carrassones au bois dur; comme ses racines traçantes détruisent bruyères et ajoncs que remplace un pâturage d'herbes fines, beaucoup de propriétaires ont planté des acacias dans des landes destinées au pâturage. Poussant très bien sur les sables, le robinier reste aujourd'hui un des ornements du paysage bordelais.

Rares sont les projets de mise en valeur des Landes de Gascogne qui, au siècle dernier et avant le triomphe presque exclusif du pin maritime, imaginent une forêt landaise sans feuillus. Dans le domaine type proposé par le mémoire de Guillaume Desbiey, les feuillus, futaie de chênes pédonculés, futaie de chênes-lièges, taillis de tauzin couvraient autant d'étendue que les résineux (2). Le projet relatif à l'assainissement et à la mise en valeur des Landes de Gascogne présenté au Corps Législatif le 28 avril 1857 estime que, à côté du pin maritime et aussi du pin de Riga et du sapin des montagnes, les « chênes ordinaires » et les chênes-lièges doivent être utilisés dans l'œuvre d'assainissement de la lande. A cette époque, alors que beaucoup de Landais arrachent les jeunes chênes, des fonctionnaires de l'Etat et quelques propriétaires du pays entreprennent des boisements de feuillus. La Société d'Agriculture des Landes ne craint pas, après l'intendant d'Etigny, de s'engager dans une expérience plus hardie : elle s'enthousiasme sous la Monarchie de Juillet pour la culture du mûrier et l'élevage des vers à soie; mais les mûriers greffés, plantés dans le Marsan, souffrent de gelées tardives survenant après la poussée des bourgeons, tandis que la magnanerie de Mont-de-Marsan ne dispose d'aucune main-d'œuvre exercée; c'est un échec (3). La Société obtient des résultats plus sûrs en encourageant par des primes les semis de chênes, et M. de Borda, en particulier, pour le succès de ses boisements de Saugnac, mérite d'être cité par elle en exemple (1839). Chambrelent en 1887, se déclare enchanté de la belle venue

(1) Vicomte de MÉTIVIER. De l'agriculture et du défrichement des Landes, Bordeaux, Lafargue, 1839 (782 pages), p. 378.

(2) G. DESBIEY, Mémoire sur la meilleure manière de tirer parti des Landes de Bordeaux quant à la culture et à la population, Bordeaux, 1776.

(3) Voir à ce sujet les articles d'Ed. PERRIS, dans les *Annales de la Société d'Agriculture des Landes*, à partir de 1839.

de ses chênes semés vingt ans plus tôt dans ce domaine de Saint-Alban, à Cestas, qui fut pour lui une terre d'expérience (1). A Solférino, Henri Crouzet a fait planter des milliers de feuillus : chênes pédonculés, chênes-lièges, platanes, châtaigniers, peupliers de Caroline, robiniers, vernis du Japon, érables, bouleaux, frênes. Ces arbres viennent plus ou moins bien : en « lande rase », les peupliers de Caroline échouèrent et aussi, il le paraît, les platanes et les chênes-lièges. Crouzet, à vrai dire, insiste sur les aléas de la culture des feuillus ; il leur préfère le pin et voit surtout dans les feuillus un moyen de protéger les résineux contre le feu (2).

Il s'agit aujourd'hui de reconstituer un boisement de feuillus dont personne ne nie l'utilité. Mais quelles essences choisir ? Il faut introduire des arbres qui protègent contre l'incendie, dont les feuilles molles diminuent la violence du feu, dont le couvert épais gêne l'extension du sous-bois, dont le bois soit aussi ignifuge que possible ; il importe que le feuillage abondant ait l'avantage de fournir un humus améliorant et aussi que l'arbre ait une certaine valeur marchande. On connaît de longue date la qualité des espèces indigènes ; dans plusieurs pépinières, notamment à Arjuzanx, Sabres et Méès, et dans quelques propriétés particulières, des essais sont poursuivis depuis quelques années.

Dans la série des chênes indigènes le chêne pédonculé (*Quercus pedunculata*) reste, en dépit de ses malheurs, le plus répandu. Redoutant l'humidité hivernale, il vient bien sur un sol assaini ; il pousse assez lentement et son tronc est généralement gélif ; sa culture est de quelque intérêt comme taillis de sous-étage et en petites futaies (P. Lallemand). Le chêne tauzin (*Quercus tozza*), le « chêne noir » des pays aquitains, à l'écorce gercée, est plus rustique et peut pousser en haute lande à la condition que ses racines ne soient pas noyées en hiver ; ses feuilles sont grandes et molles ; mais cet arbre, qui débourre tard, redoute les froids rigoureux et a souffert terriblement de l'oïdium ; son bois dur et noueux ne peut être utilisé que pour le chauffage. Le chêne vert (*Quercus ilex*) se localise dans les « montagnes » des dunes anciennes. Le chêne-liège (*Quercus suber*) qui fait depuis longtemps partie du paysage marensin et des Landes du Lot-et-Garonne, demande une terre relativement riche et bien drainée ; c'est une variété « occidentale » qui est cultivée en verger ; la régénération de ses peuplements et leur extension pourraient être une source de richesse.

Comme aucun de ces arbres, par les maux dont ils souffrent ou par leurs exigences, ne donne aux sylviculteurs toute satisfaction,

(1) CHAMBRELENT, Les Landes de Gascogne, 1887, 112 pages, p. 9-10 et 47-49.

(2) H. CROUZET, Notes publiées par R. Sargos, Contribution..., p. 257 et 262-266.

on s'adresse de plus en plus à des arbres exotiques. Le chêne rouge d'Amérique (*Quercus rubra*) qui pousse sur la façade atlantique de l'Amérique du Nord, du Canada à la Géorgie est de tous celui qui, étudié dans les Landes depuis la fin du siècle dernier, donne le plus d'espoir. Certains voient en lui un des principaux agents de la restauration de la forêt landaise. Le chêne rouge, certes, ne pousserait pas dans une lande qui n'aurait pas été bien assainie ou sur un sol dont l'alias serait près de la surface. Mais il se contente d'un sol pauvre, croît plus vite que le pédonculé — ce qui le fait apprécier des propriétaires — même sur une lande à callune paraissant épuisée, fructifie précocement et, rejetant bien de souche, régénère naturellement. Son couvert étouffe la végétation arbustive et herbacée et « la présence de cet arbre équivaldrait à une économie dans le débroussaillage » (H. de Coincy). Peu inflammable, il est susceptible de repousser l'année qui suit le passage d'un incendie, si l'atteinte du feu ne l'a pas détruit. Son bois, qui ne vaut pas celui du pédonculé, est apte à la menuiserie commune, donne de bonnes charpentes et, se fendant facilement, convient parfaitement à la fabrication des tonneaux (P. Lallemand).

Parmi les autres chênes exotiques acclimatés dans les Landes de Gascogne, on peut citer le chêne des marais (*Quercus palustris*) qui — son nom peut induire en erreur — aime les sols assez secs et le chêne à feuilles de saule qui réussit bien dans les landes humides.

Les platanes sont remarquablement ignifuges ; ils pourraient constituer « un écran compact à l'assaut du feu » (Maurice Mathio) ; ils rejettent facilement de souche ; ils demandent des sols frais, poussent assez bien sur une terre inondée l'hiver, se rabougrissent sur sol maigre. Comme ils supportent mal de vivre en boisements denses et souffrent de la concurrence d'autres arbres ils trouvent place surtout en bordure des routes et des fossés où ils peuvent constituer d'excellents pare-feu. Ils donnent du bois d'œuvre et peuvent fournir du bon contreplaqué.

L'érable *Negundo* (*Acer Negundo*), abondant dans les jardins de la banlieue bordelaise et aux stations balnéaires de la côte atlantique, croît vite même sur les sols médiocres et possède des feuilles riches en eau. M. G. Roux le préconise en pare-feu (1).

Des essais ont été tentés avec des eucalyptus. Notre Sud-Ouest est sans doute à la limite extrême de la zone où ces arbres peuvent venir. Les froids de — 1°, qui ne sont pas rares dans les Landes, leur sont néfastes. En faisant une sélection parmi les espèces les

(1) G. Roux, Aperçu sur l'intérêt de l'érable *Negundo* dans la région des Landes de Gascogne (Rapport présenté au Congrès de l'A.F.A.S., à Biarritz, 1947).

plus résistantes, peut-être obtiendrait-on des sujets moins sensibles au froid. Mais la sélection est une longue entreprise; et jusqu'à présent on a connu bien des mécomptes (1).

Dans les lieux humides, au bord de rivières et de fossés, les peupliers, les aulnes communs ou « vergnes » seraient à multiplier ainsi que — parmi les résineux — les cyprès chauves (*Taxodium distichum*) dont les pneumatophores fixeraient les berges des ruisseaux.

3. L'aménagement de la forêt nouvelle.

La reconstitution de forêts de résineux et de feuillus suppose l'aménagement préalable du sol. La Grande Lande n'était devenue un pays boisé que grâce à l'assainissement méthodique du pays. Les propriétaires landais qui, aux XVII^e et XVIII^e siècles par droit de perprise, conquièrent pour leur compte, pour y faire venir des cultures ou des bois, des secteurs de la lande, commençaient par les isoler, au moyen de fossés ou « crastes », du territoire sacrifié aux inondations hivernales. Sur beaucoup de cadastres du siècle dernier, un vaste demi-cercle de fossés cerne le village, ses forêts et ses cultures et écoule l'eau vers la rivière (2); loin des villages, en pleine haute lande, des baradeaux, levées de terre armées de chênes et bordées de part et d'autre de deux fossés limitent des rectangles de terres bien drainées livrées au labour ou semées en pins : les eaux recueillies par les fossés s'écoulent vers un ruisseau par de profondes rigoles. Sous le Second Empire, tandis que Chambrelent préconisa un système de quadrillage de la lande par un réseau dense de fossés profonds, H. Crouzet s'inspira du système classique des baradeaux landais (3); et dans la grande œuvre d'assainissement du pays, poursuivie en exécution de la loi du 22 juin 1857, c'est celui-ci qui l'emporta.

Or, ce réseau de fossés, faute d'entretien, n'assure plus un bon drainage du plateau landais (4); aux hivers humides, et notamment en 1949-1950, l'inondation gagne du terrain, empêchant la régénération naturelle de la forêt de pins, favorisant l'extension du feutrage épais et néfaste des molinies. Il importe de reconstituer le système de drainage. Le Génie Rural poursuit l'étude et l'exécution de grands travaux. Il fait curer les crastes qui dans les

(1) A. DE COINCY, Possibilité de l'introduction d'eucalyptus dans nos forêts du Sud-Ouest (*Le Bois*, déc. 1946). Des variétés australiennes ont assez bien résisté.

(2) Voir le plan cadastral de Lûe, de 1837, publié dans L. PAPY, L'ancienne vie pastorale landaise (*Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1947-1948, p. 5-16 (p. 7)).

(3) Idée très justement mise en valeur par R. SARGOS, dans son ouvrage. Contribution à l'étude...

(4) L. PAPY, Ruines et dévastations..., dans *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 1948, p. 320-321.

landes girondines assurent l'écoulement des eaux vers le bassin d'Arcachon et vers les « jalles », petits affluents de la Garonne, tandis qu'un peu partout le creusement de fossés en bordure des pare-feu améliore peu à peu le drainage de la lande. L'assainissement du plateau de Sabres-Solférino par le recreusement judicieux des anciens fossés et des ruisseaux qui coulent vers les Eyres est un des principaux points du plan d'aménagement des Landes (1). Encore convient-il que cette œuvre soit conduite avec prudence : il faut maintenir un plan d'eau assez haut dans les parties les plus proches de vallées, où le pays s'est trop asséché depuis les travaux du siècle dernier : de petits barrages en bois en travers des ruisseaux dans les Landes à callune doivent freiner l'action de l'érosion. Ces entreprises ne peuvent être menées à bien sans le secours des propriétaires landais à qui revient la charge d'entretenir les petits fossés.

Il s'agit encore de défendre la forêt renaissante (et aussi la vieille forêt où l'incendie a à peine mordu) de la destruction par le feu. Les organismes locaux, qui avaient, depuis 1924, pris la forme d'associations syndicales, furent longtemps seuls responsables de la forêt : les gens du pays, habiles à étouffer les feux naissants en battant les broussailles en flammes avec des branches vertes ou des pelles à long manche, à allumer un contre-feu au moment favorable (2), connaissaient bien la technique de la lutte contre le feu. Mais la protection de la forêt depuis une quinzaine d'années parut si mal assurée par suite de la désorganisation du réseau de vigies, du boisement des anciens pare-feu, du développement des sous-bois et aussi d'une période de sécheresse sans précédent, que le décret du 25 mars 1947 créa, à côté des organismes communaux, dans chaque département, un corps de sapeurs-pompiers professionnels placés sous l'autorité du préfet, ce corps fut doté d'un matériel moderne, jeeps, dodges, half-tracks pourvus de grandes citernes sur chenilles, puits Bordes capables d'atteindre en quelques minutes la nappe d'eau superficielle... La sécheresse a été telle durant l'été 1949, et le feu prit certains jours une telle extension que, en dépit du dévouement des résiniers landais et des pompiers professionnels, dont les actions ne purent toujours être très bien coordonnées, la défense se trouva débordée. Trois cents pompiers de Paris, cinq mille

(1) René MER, Le rôle du Génie rural dans la reconstitution des Landes de Gascogne (*Cahier des ingénieurs agronomes*, 4^e trimestre 1949, p. 14-16).

(2) Le contre-feu doit être allumé sous le vent, face à la pointe marchante de l'incendie, à partir d'une base sûre, route, piste ou fossé. Il ne doit être allumé qu'avec beaucoup de prudence. Les moments les plus favorables sont la fin de l'après-midi et la nuit.

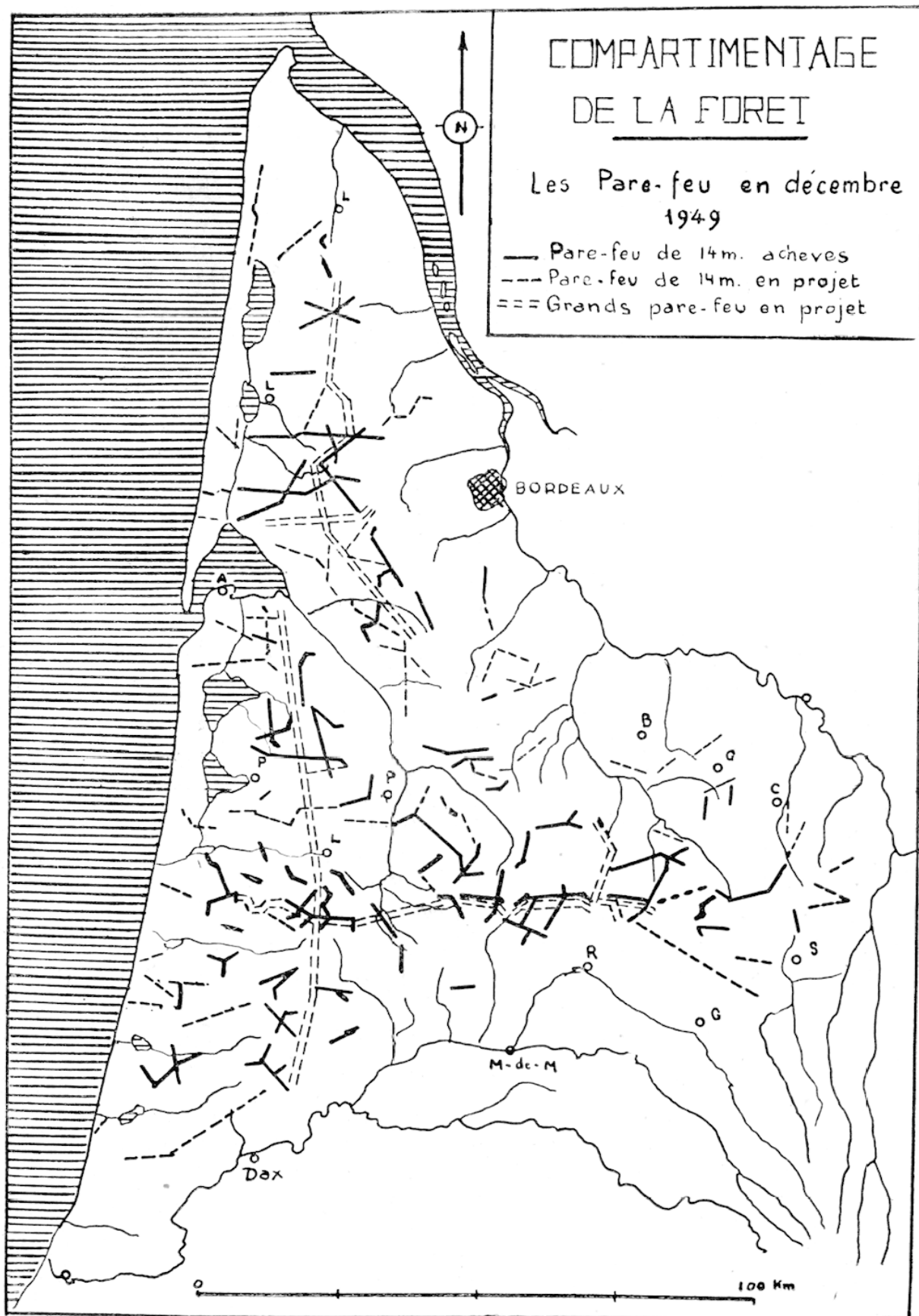


FIGURE 3. - Les pare-feu dans les Landes de Gascogne

hommes de troupe furent appelés, au mois d'août, dans la forêt girondine, qui contribuèrent de leur mieux à la lutte.

Le compartimentage de la forêt par un système pare-feu peut paraître le système de protection le plus simple. Au temps où la forêt se limitait aux zones bien drainées à l'état naturel, les boisements de pins maritimes, auxquels d'ailleurs se mêlaient des feuillus, n'étaient jamais très étendus et se trouvaient séparés les uns des autres par des champs ou par des landes appelées « courgeyres » : ainsi les incinérations de landes ne furent-elles jamais l'origine de grands désastres. Les propriétaires qui multiplièrent dès le XVIII^e siècle les semis de pins sur des terres conquises sur les parcours eurent le souci de compartimenter leurs bois : dans les défrichements nouveaux les cultures voisinaient d'ailleurs avec la forêt. Quand la dune littorale fut fixée et boisée par les soins de l'Etat, un réseau de pare-feu fut aménagé. H. Crouzet prévoit dans le domaine de Solférino, dès 1857, l'établissement de chemins intérieurs à trois fins, assainissement, circulation et pare-feu. Et au fur et à mesure que les massifs forestiers prennent possession de la haute lande se tisse un réseau de pare-feu dont la garde revient aux communes et aux particuliers.

Mais depuis quelques dizaines d'années les grands pare-feu sont négligés; on les laisse envahir par les jeunes pins ou par la brande et les ajoncs; ils ne jouent plus leur office de barrage, et les petits pare-feu que quelques propriétaires isolés ménagent dans leurs parcelles sont le plus souvent, parce que le système est mal coordonné, des défenses bien illusoires. Les désastres de ces dernières années sont une sévère leçon : les forêts ont été épargnées par le fléau de l'incendie d'une part dans les dunes domaniales côtières aux sous-bois débroussaillés et aux pare-feu bien entretenus, d'autre part dans les régions où les clairières agricoles viennent rompre la monotonie du boisement.

Un plan général de cloisonnement de la forêt semble donc s'imposer aujourd'hui. Déjà les photos d'avion montrent de longs traits blancs se recoupant à travers la Lande : des avenues défoncées dans le sable à coup de bull-dozer.

Certains techniciens préconisent le percement d'un réseau de grands pare-feu larges de 200 à 300 mètres et quadrillant toute la forêt. La voie ferrée de Bordeaux à Bayonne serait bordée d'un de ces pare-feu. Ainsi la future forêt se trouverait traversée de larges zones incombustibles, faciles à débroussailler par des engins modernes placés sous la surveillance de l'Etat, et qui seraient, au moins en partie, mises en culture. Cette conception a donné lieu à des débats assez vifs. Les uns, qui ne croient pas à l'avenir d'une agriculture landaise, regrettent le terrain perdu : il est

RÉGION DES LANDES DE GASCOGNE

LÉGENDE

ÉTAT DU BOISEMENT
EN 1947

■ RÉSINEUX
▨ FEUILLUS

Échelle 1/1.000.000

0 25 50 75 100 Km.

évident, en tout cas, qu'un tel système ne pourrait être appliqué qu'aux landes ravagées et non aux landes agricoles où le rideau de protection doit s'adapter aux conditions locales. Les autres estiment que par un grand vent — et le vent peut naître de l'incendie lui-même — le feu est capable de sauter un espace de 300 mètres ; mieux vaudrait alors établir des pare-feu de moindre importance qui seraient en cas de péril des voies de circulation pratiques et des zones d'appui pour la défense ou le départ d'un contre-feu : ces arguments certes ont leur valeur et les projets en voie d'élaboration tendent à réduire la largeur des grands pare-feu et à les dessiner en tracé brisé afin qu'ils donnent le moins de prise possible aux grands vents.

De toute façon, à l'intérieur des zones boisées ainsi délimitées, des réseaux pare-feu secondaires bien agencés seraient ou restaurés ou construits par les soins des associations syndicales de propriétaires : chemins forestiers de huit à dix mètres de large, pistes cyclables largement dégagées, terrains débroussaillés aux limites de propriétés seraient les principaux éléments du système nouveau, tandis qu'autour des villages, des zones de protection sans résineux seraient vouées aux champs et aux prés. Ainsi la forêt de pins pourrait être divisée en petits massifs dont l'étendue ne dépasserait pas une centaine d'hectares. La construction en ces dernières années, par le Génie Rural, d'un millier de kilomètres de pistes intercommunales de quatorze mètres de large, et bordées de fossés, est déjà un élément précieux de protection ; mais il s'agit d'entretenir ces pare-feu et d'empêcher la végétation de s'en emparer. On songe à les recouvrir d'un revêtement, mais l'entreprise serait coûteuse et les communes ne veulent pas y contribuer de leurs deniers.

L'aménagement de ces pare-feu peut être complété par le débroussaillage mécanique. On utilisait il y a cinquante ans un rouleau tiré par des mules ; puis on mit en usage des tracteurs agricoles équipés pour la forêt ; ceux-ci sont d'ailleurs difficiles à utiliser quand les pins ont poussé en désordre et avant éclaircissage. De là la nécessité de pratiquer désormais des semis en ligne. « L'observation démontre que le débroussaillage de la lande tend à éliminer les éricacées au profit de l'ajonc ; c'est donc une amélioration considérable de la flore qui se produit. L'enfouissement des ajoncs constitue un véritable engrais vert qui enrichit le sol » (P. Lallemand) (1). C'est dire que le débroussaillage doit être pratiqué avec prudence. Il faut détruire les bruyères qui donnent un humus acide et absorbent parfois trop d'humidité,

(1) Pierre LALLEMAND, La crise de la forêt landaise, causes et remèdes (*Cahier des ingénieurs agronomes*, 4^e trimestre 1949, p. 7-19).

mais le gros débroussaillage achevé, il convient surtout de maintenir le sol propre, en assurant par les lames du débroussaillieur un léger bêchage, et de laisser sur place les débris végétaux. Mais un débroussaillage mécanique est onéreux. M. David

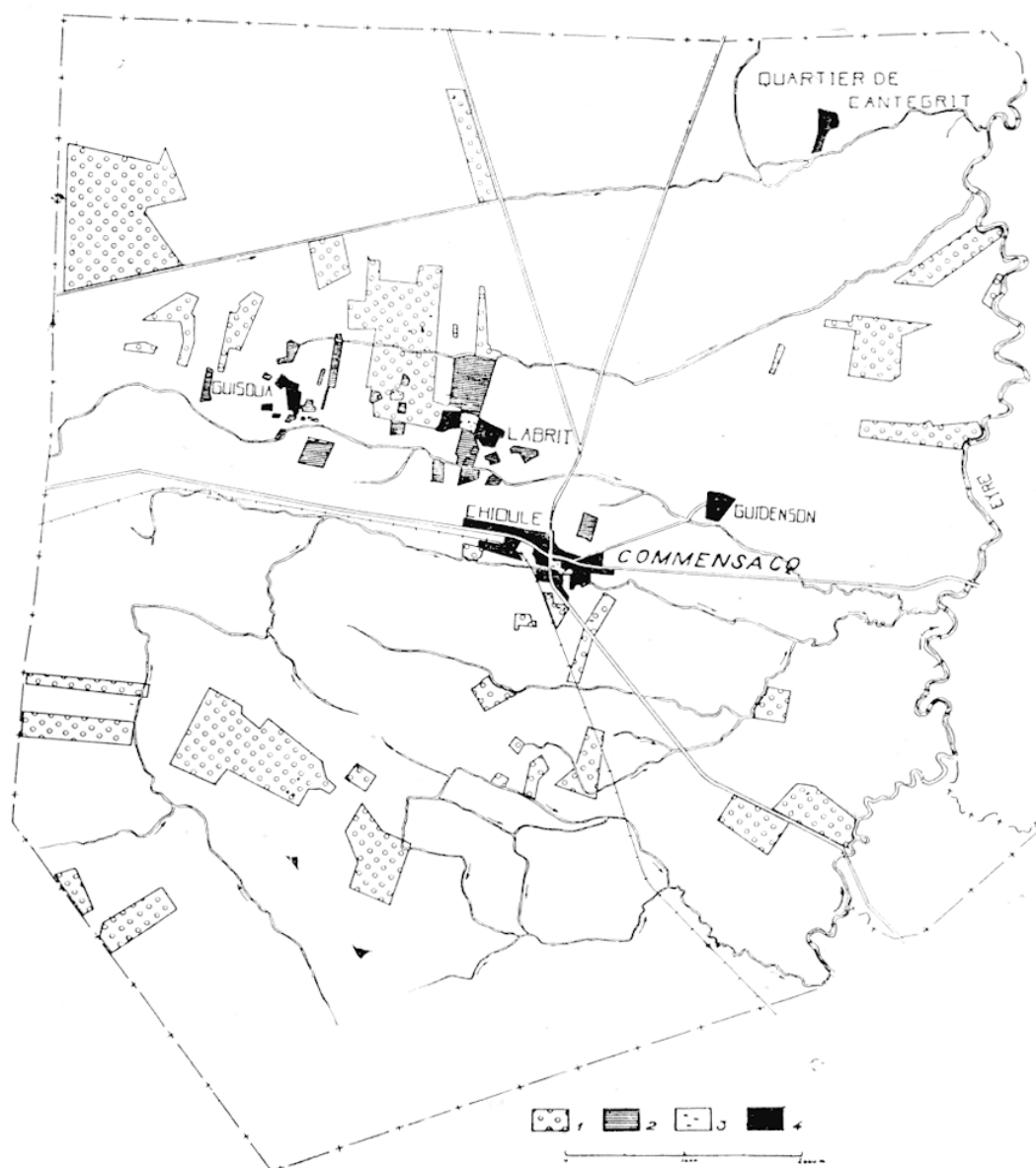


FIGURE 4. — *Commensacq. Le morcellement de la propriété dans la grande Lande.*

Les parcelles figurées sur le plan (1 et 2), appartiennent au même propriétaire.

1. Fins. — 2. Terres labourées et prés. — 3. Maisons. — 4. Agglomérations.

préconise le débroussaillage chimique par l'utilisation d'hormones de synthèse ayant à faible dose une action herbicide efficace. Le mouton ne pourrait-il, quand la végétation n'est pas encore trop haute, remplir cet office ? Ajoutons qu'il n'est pas sûr que

l'enlèvement de tout le sous-bois soit toujours utile. Le feu prend facilement dans les fourrés denses : il y couve perfidement, mais, le fléau déchaîné, il court plus vite dans les secteurs nettoyés.

Dans le plan de défense contre l'incendie, les feuillus ont un grand rôle à jouer. Car, ainsi que le notait H. Crouzet, en 1857, « les pare-feu ménagés par les propriétaires les plus prudents, les chemins ouverts à travers les pignadas, ne suffisent pas toujours à rompre la solidarité de ces massifs inflammables » (1). En 1949, bien des pare-feu se sont révélés inefficaces : flammèches et pignes portaient le feu à plusieurs centaines de mètres de l'incendie.

Les feuillus, disposés en ligne, peuvent constituer un barrage. Routes et chemins, lisières de parcelles furent ainsi, au siècle dernier, plantés en chênes, ce qui limita maintes fois la propagation du feu : H. Crouzet le dit et insiste sur la nécessité de peupler de chênes les pare-feu, dont l'ombre épaisse nettoie le sol. Dans le nouveau plan de l'aménagement de la forêt landaise, les barrages de chênes rouges, de platanes, de peupliers, bandes de 50 mètres de largeur, entre de larges fossés d'assainissement, viendront interrompre la continuité d'un boisement de résineux, fortifier les pare-feu, former un écran de protection autour des villages et des quartiers. Mais boiser des pare-feu sur toute leur largeur présenterait l'inconvénient d'interdire le passage aux engins de lutte contre l'incendie.

Une autre formule consisterait en un mélange de résineux et de feuillus. Ainsi le chêne rouge pousse bien en sous-étage dans une futaie de pins maritimes, il y détruit les grandes bruyères et ajoncs en se substituant à eux et peut, croit-on, protéger le pin contre les attaques des bostryches. Mais ce système est néfaste à la récolte de gemme qui demande du soleil et de la lumière.

Une solution plus hardie serait de faire alterner, en un assolement qui s'étendrait sur un siècle, forêt, parcours et cultures. Les cultures amélioreraient le sol et de grands espaces découverts limiteraient l'extension des incendies; les terres de labour sont encore la meilleure protection contre le feu : en août 1949, dans la Gironde, plusieurs fermes ont été sauvées parce qu'elles étaient entourées de champs de maïs. Dans plusieurs communes de l'ancienne lande était pratiqué sur une petite échelle un système de mise en valeur du sol où alternaient bois de pins et pacages à moutons. Dans son célèbre mémoire de 1776, Guillaume Desbiey estimait que le tiers du pays landais devait être consacré aux cultures, aux prairies et aux pâturages. Aujourd'hui l'idée de faire succéder à une culture du pin à l'état pur une lande pâturée,

(1) H. CROUZET, Notes publiées par R. Sargos, dans *Contribution...*, p. 249.

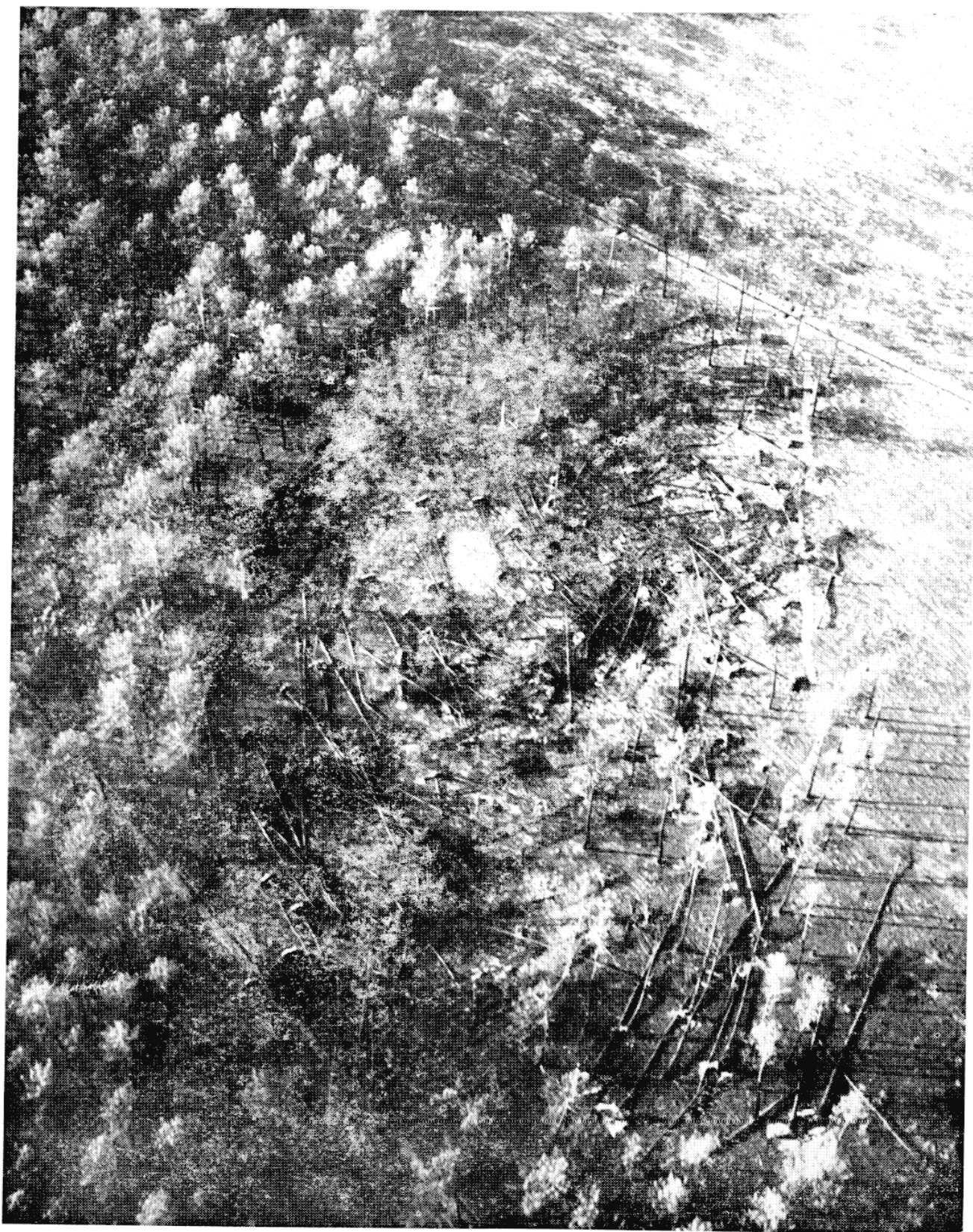
puis, après arrachage ou disparition des souches, une prairie ou une plante sarclée, est défendue, même par des forestiers. « Après vingt ans de traitement en lande ou en culture, le sol sera complètement régénéré et le pin pourra être cultivé facilement à l'état pur » (P. Lallemand). Programme qui peut séduire. Mais il faut tenir compte qu'il supposerait une profonde transformation du plan cadastral, car celui-ci est extraordinairement morcelé. La Lande d'ailleurs est-elle capable de nourrir de nos jours des cultures lucratives ? Un bétail de qualité peut-il y vivre ? Il nous faut répondre maintenant à ces questions.

II. - LA TERRE DE LABOUR

Le temps de la monoculture du pin paraît révolu pour la Grande Lande. Les feuillus viendront demain participer au boisement, diminuer les risques d'incendie, apporter au pays un élément nouveau de richesse. Mais les forestiers eux-mêmes admettent la nécessité, dans un pays ravagé et qui se vide de ses habitants, de faire une place aux cultures et aux bestiaux. Or, le sable des Landes donne un sol pauvre. Il est dépourvu de calcaire et ne contient presque pas de potasse ni d'acide phosphorique assimilable. Il a un pH de 5 à 6, donc une acidité élevée. C'est en outre une terre très légère, d'une compacité nulle, peu apte à retenir les éléments nutritifs qu'on lui apporterait, très sensible aux variations climatiques : humidité excessive de l'hiver, sécheresse de l'été.

Peut-on songer à développer l'agriculture dans ce pays deshérité ? Des compagnies agricoles des siècles passés y connurent des faillites sensationnelles, telle la Compagnie Nezer qui avait obtenu la concession de vastes terres au Sud du Bassin d'Arcachon (1766), la Compagnie d'exploitation et de colonisation des Landes de Bordeaux qui se mit au travail en 1834 dans les landes de Pontenx et de Parentis, la Compagnie industrielle d'Arcachon, fondée en 1837 et qui eut l'ambition de faire pousser du riz, du tabac et des muriers dans la plaine de Cazaux (1)... De tels échecs ne sont pas décourageants : ces compagnies, plus soucieuses de spéculation que de colonisation, furent dirigées par des gens qui connaissaient mal le pays et n'avaient aucune idée des exigences du sol landais. Mais les entreprises les mieux étudiées, celles poursuivies au domaine impérial de Solférino ou tentées par les agronomes landais groupés au milieu du siècle dernier dans la Société d'Agriculture des Landes n'ont pas davantage réussi à créer dans le pays une agriculture prospère. A cette objection on répondra

(1) Voir, en particulier pour l'histoire de la Compagnie d'Arcachon, les *Annales de la Société d'Agriculture des Landes*, 4^e trimestre, 1844.



CESTAS. - Vue aérienne montrant les effets du cyclone du 20 Août 1950.

Cliché "Aviation Militaire"



Le travail du Bull-Dozer dans la lande.

Cliché "des Nouvelles"



La Lande brûlée et inondée pendant l'hiver 1949-50 aux Gargails.

Cliché L. Papp

encore que le succès du pin maritime, la concurrence des produits agricoles des pays aquitains voisins mieux doués ont, autant que les difficultés techniques auxquelles se heurtèrent les agriculteurs de la Lande, été les causes des échecs.

Le problème, aujourd'hui, se pose en d'autres termes. La forêt est détruite sur de grandes étendues; avant qu'elle ne se reconstitue, ne peut-on, par une agriculture renouvelée, retenir les gens à la terre ? La forêt même, pour être défendue, a besoin d'être coupée d'espaces mis en culture. Des méthodes modernes, emploi rationnel d'engrais chimiques, usage d'engins mécanisés, introduction de cultures nouvelles, seront-elles capables de créer une agriculture rentable ? Le rappel des techniques de l'ancienne agriculture landaise et des expériences du siècle passé peut comporter un enseignement.

1. La fumure du sol.

Le sable landais, stérile ou à peu près, n'est qu'un support à de l'engrais. Il faut, avec des engrais organiques et des engrais minéraux, créer un sol artificiel.

L'emploi massif d'engrais organiques générateurs d'humus était la base de l'agriculture intensive d'autrefois. On mettait dans les champs de grandes quantités de litière de mouton. La paille était peu employée à cet usage car elle était nécessaire à la subsistance des bovins : mais sur les parcours et sous les pins, les bruyères et ajoncs ne manquaient pas... « Élément d'engrais, élément de dépaissance, élément de construction et d'utilité domestique, les bruyères qui couvrent ces déserts dont l'étendue et la nudité fatiguent les yeux et attristent l'âme, font la richesse des cultivateurs » écrit de Métivier en 1839 (1). Après les semailles d'automne, les paysans coupent les bruyères à ras de terre, au moyen d'une faux ou d'un instrument à deux tranchants emmanché : bruyères, pousses d'ajoncs, fougères, feuilles mortes, mousses, herbes, constituent le « soutrage » que l'on charge dans un char et que l'on porte dans les parcs souillés par les moutons ; il donnera un fumier de qualité, capable de mieux aérer les sables que celui fait avec de la paille. Grâce à cet apport massif de fumier, le Landais d'autrefois pratiquait une agriculture continue, sans jachère. Un même champ fournissait deux cultures par an. Le seigle, céréale d'hiver, était semé en octobre dans un billon bien fumé; il mûrissait et était moissonné avant la sécheresse de juillet. Le millet (ou le maïs), céréale d'été, prenait place en avril dans les rigoles entre les billons, pouvait supporter de fortes

(1) DE MÉTIVIER, De l'agriculture... page 36.

chaleurs estivales et donnait ses graines en octobre (1). Le général Lamarque, enfant de la Chalosse, agronome à ses heures et que cette agriculture landaise remplissait d'étonnement, trouva des accents émouvants pour célébrer le travail des paysans landais : « Voyez ces montagnes de fumier, ces tas immenses de terre végétale qu'ils enlèvent et transportent, ne peuvent-ils pas dire comme l'habitant de Hollande qui a ravi aux flots le sol qu'il foule : cette terre où se succèdent les moissons, c'est nous qui l'avons créée » (2). Dans ce vieux système landais, quelques hectares sont mis en culture grâce à la litière fournie par un terrain dix, vingt, trente fois plus étendu. « Pour la culture de vingt journaux de terrain qui peuvent aisément être exploités par trois hommes, deux femmes et une petite paire de bœufs, ce qui formera une métairie, il faudra, dit Brémontier en 1778, au moins 250 moutons ou brebis pour environ 300 journaux de landes » (3). Féret ajoute cent ans plus tard : « Pour cultiver un hectare de terre, il faut le fumier d'un troupeau de moutons ayant à sa dispositions trente à quarante hectares de landes pacages » (4). La terre ainsi traitée donnait des rendements très variables : six à huit quintaux à l'hectare pour le seigle, sensiblement moins pour le millet et le maïs.

Les agronomes du XIX^e siècle ont le souci d'apporter à la terre des engrais organiques abondants et de qualité. Une des causes de l'échec des compagnies agricoles est que leurs dirigeants, imbus des « idées de Paris », ont voulu entreprendre des cultures sur de vastes terres « sans se réserver, dit Métivier en 1839 (5), le moyen de faire des litières, et voulant de prime abord remplacer la litière par la paille » : aussi, les « choux colossaux » qu'annonçaient les premiers rapports de la Compagnie agricole d'Arcahon, ne virent-ils jamais le jour. Le baron Poyferré de Cère interpelle le baron d'Haussez (6), partisan de grands défrichements : « Essayez, Monsieur d'Haussez, de défricher les Landes ; semez des céréales, des graminées, des plantes fourragères ou potagères : faites toutes ces choses sans couvrir votre terre d'engrais, vous en serez pour votre mise et votre produit sera zéro. Mais si,

(1) L. PAPPY, L'ancienne agriculture des Landes de Gascogne, 16 p. (publié dans « La Restauration de la forêt landaise », rapports présentés au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, tenu à Biarritz, en 1947. Toulouse, les frères Douladoure, 1948).

(2) Discours... (*Annales de la Société d'Agriculture des Landes*, 1^{er} décembre 1847).

(3) BRÉMONTIER, Mémoire sur les Landes des environs de Bordeaux (20 mars 1778), publié dans les *Archives historiques du département de la Gironde*.

(4) FÉRET, Statistique de la Gironde, t. I, 1878, p. 320.

(5) DE MÉTIVIER, De l'agriculture..., p. 157-158.

(6) BARON D'HAUSSEZ, préfet des Landes (1817-1819), préfet de la Gironde (1826), député des Landes (1827-1930).

instruit par l'expérience, il vous faut recourir à des engrais, où les prendrez-vous ? Avec quels éléments les produirez-vous ? Avec des moutons ? Mais en supprimant les parcours des Landes, vous les aurez tués d'avance par la famine... » (1). A Solférino, la production d'un fumier riche est considérée comme la condition de toute culture : dans chacune des terres du domaine impérial sont entretenus des moutons, des bœufs de labour, des vaches laitières, quelques chevaux. Au fumier de ces bêtes, « s'ajoutent, écrit Henri Crouzet, les déjections des porcheries, le fumier des volailles et l'engrais humain que nous recueillons soit dans les fermes, soit dans le bourg de Labouheyre où nous avons établi des fosses mobiles » (2). Les fumiers placés en plein champ, dont les jus s'infiltrant dans le sol et se perdent, sont à condamner. Dans les fermes modèles de l'Empereur, les fumiers sont entassés, mêlés sur une plateforme et arrosés de purin. L'enfouissement des engrais verts est enfin une méthode d'amélioration du sol recommandée par les plus perspicaces des agronomes landais. Auguste Lacome, de Métivier estiment que par l'engrais vert on peut métamorphoser la Lande. On fait des essais avec le lupin (3), le sarrazin, le trèfle.

Si dans le Bazadais, le Marsan, le Marensin, le Born, soutrages et engrais verts ont soutenu depuis cent ans la production agricole, dans la Grande Lande, au contraire, les labours ont reculé ; et les métayages n'ont pas tiré parti des expériences agricoles de Solférino et d'ailleurs. Moins bien alimentés en litière par suite de la diminution du troupeau ovin, beaucoup de champs, au lieu de fournir deux récoltes de céréales par an sont soumis à un assolement plus lâche : une année de seigle, une année de maïs. Une agriculture moderne aurait avant toutes choses à tenir compte de la nécessité de donner au sol les éléments organiques qui lui sont indispensables. L'élevage fournirait du fumier ; la litière, placée sur une plateforme cimentée, serait arrosée d'eau et de purin, et aussi de ferments chimiques. Le débroussaillage pourrait donner une grande masse de produits cellulosiques qui, traités avec des ferments chimiques, serviraient à la fabrication en grand de fumier artificiel. Les engrais verts sont aujourd'hui trop peu employés : le trèfle incarnat donne au printemps une

(1) BArON POYFERRÉ DE CÈRE, Nouvelles considérations sur les Landes. Voir ce texte dans E. PRIGENT et L. PAPY, Paysages et gens des Landes. Chabas, Hossesgor, 1933, p. 73-76.

(2) H. CROUZET : Notes sur la situation..., publiées par R. Sargos dans la Contribution à l'histoire..., p. 286.

(3) « Parmi les plantes à enfouir, le lupin est celle qui convient le mieux à notre sol et à notre climat », écrit Aug. LACOME (*Ann. de la Soc. d'Agric. des Landes* (1841, 1^{er} trim.)). — Voir aussi GEOFFROY père, Observations sur les engrais des terres dans le département des Landes. Mont-de-Marsan, 1810, 84 p.

belle végétation; mais à cette époque de l'année, il est si tentant de le distribuer en vert au bétail que l'on se décide rarement à l'enfouir » (G. Sannac). Les Services agricoles préconisent aujourd'hui l'usage du lupin.

Aux engrais organiques, il est indispensable d'associer les amendements et les engrais minéraux. Il y a longtemps que les Landais savent que ces terres acides et peu consistantes ont besoin de marnes et de chaux. L'exploitation des marnières du Marsan, du Bazadais et du Buch, l'utilisation des faluns mis à jour dans les vallées de la Douze et de l'Eyre rendent compte, au moins en partie, de l'ancienne vocation agricole de ces « Petites Landes ». La création, au XVIII^e siècle, de métairies nouvelles dans la haute Lande s'accompagne parfois de transports à longue distance, par les chars à quatre roues, de marnes et de calcaire. Claude Deschamps émet en 1832 l'espoir que des bateaux à vapeur viendront, par des canaux creusés à travers les Landes, apporter, au cœur du pays des sables, des vases extraits de la Garonne (1). Duponchel rêve, en 1864, de broyer les roches calcaires des Pyrénées dans les eaux de la Neste, qui seraient amenées par Gabarret, par un « canal broyeur » jusque dans les Landes de Gascogne ; celles-ci deviendraient « la grasse Normandie du Sud-Ouest » ! (2). Plus réalistes, les agronomes s'efforcent d'établir à Solférino les doses d'amendements à employer suivant les sols. Dans tout le pays landais, il y a cent ans, les propriétaires manipulent engrais azotés, phosphatés et potassiques, discutent avec passion de leurs mérites respectifs, étudient leurs effets sur le sable des Landes.

Une agriculture moderne ne renoncera pas aux amendements utilisés dans le passé. La prospection des marnières abandonnées, l'importation de calcaires broyés s'imposent. Les nouvelles formes commerciales de la marne et de la chaux, ainsi que leurs nouvelles formes d'épandage rendent leur utilisation plus pratique. Toutes sortes d'engrais chimiques, cyanamide de chaux, sulfate d'ammoniaque, scories de déphosphoration, sylvinite, chlorure de potasse sont aujourd'hui expérimentés un peu partout, soit par quelques propriétaires isolés, soit à la ferme-pilote du département des Landes, à Sabres.

Le principal problème est d'appliquer tous ces engrais minéraux avec discernement. Sur ces terres légères, dont on veut réduire l'acidité, des amendements calcaires ou marneux peuvent entraîner une décomposition chimique trop brutale et une libération de beaucoup d'azote, donc un appauvrissement du sol :

(1) Claude DESCHAMPS, Des travaux à faire pour l'assainissement de la culture des Landes de Gascogne. Paris, 1832, 64 p.

(2) DUPONCHEL, Avant-projet de création d'un sol fertile à la surface des Landes de Gascogne. Montpellier, 1864.

telles parcelles mal chaulées montrent des seigles couchés par les tempêtes de mars. Le chaulage doit être pratiqué par petites doses. La chaux agricole est néfaste ; on doit lui préférer du calcaire broyé. Dans le sable, d'autre part, les engrais solubles risquent d'être, comme le fumier, entraînés rapidement en profondeur ; aussi les engrais minéraux doivent-ils être apportés à doses faibles mais répétées, surtout lorsqu'il s'agit d'engrais immédiatement assimilables.

2. La technique du labour.

Pauvre, la terre landaise a l'avantage d'être légère et de ne pas demander aux hommes et aux bêtes le rude labeur que nécessite la culture des terreforts de Gascogne. Mais l'aménagement des champs à la place de landes ou de forêts n'est pas entreprise aisée. Le sol est encombré des racines puissantes et torturées des grandes bruyères (ces racines que les Bordelais connaissent bien puisqu'elles leur ont servi de bois de chauffage au temps de l'occupation allemande), de souches d'arbres, de touffes compactes et tenaces de molinies... Il faut défricher, et en même temps creuser des fossés pour assurer l'écoulement des eaux stagnantes.

Bien avant Chambrelent, les Landais cernèrent de fossés, parfois jusqu'au cœur de la haute Lande, les terres à conquérir, entreprirent avec acharnement de les défricher. Au XVIII^e siècle, la population augmentant, la main-d'œuvre locale ne manqua pas ; métayers et brassiers avaient à assainir la terre qui leur était confiée, à y faire des incinérations à feu courant, à peler la surface puis à extraire à la pioche les plus fortes souches. Dans la première partie du XIX^e siècle, les propriétaires trouvent moins onéreux de faire venir du val d'Aran, d'Aragon, de Catalogne des ouvriers espagnols. Ceux-ci restent dans la lande d'octobre à avril. Ils « travaillent, nous dit de Métivier, aux prix-faits, comme des forçats ». Ils écobuent à la houe, enlèvent les gazons, les arbustes, les souches, creusent des « crastes ». « Le terrain sera taillé menu et profond, à pouvoir labourer avec la charrue » (1). Les parcelles ainsi arrachées à la lande reçoivent de l'argile que l'on mélange au sable. Puis la terre est livrée au colon.

Cependant, les entrepreneurs de culture, pour mener à bien de grands défrichements, utilisent dans la lande de puissants moyens mécaniques. Sans renoncer pour les plus mauvaises parcelles à la méthode de dessouchage à la pioche, la Compagnie d'Arcachon laboure des terres vierges de la région de Cazaux à la charrue Rozé, attelée de quatre bœufs. Dans le domaine de Solférino, les fortes charrues Dombasle, traînées par deux ou trois

(1) DE MÉTIVIER, *De l'agriculture...*, p. 164.

paires de bœufs attaquent d'abord la lande par un labour superficiel; on herse, on sème du seigle qui réussit assez bien sur cette terre vierge et aérée. Le trèfle incarnat succède au seigle. On fait d'autres labours la troisième année; on s'attaque alors à une partie plus profonde du sol; souches de bruyères et racines d'ajoncs isolées, en partie pourries, sont extirpées et ramenées à jour par le soc, par quelques hersages et, dans les parties les plus ingrates, par la pioche d'ouvriers (1).

L'emploi de la vapeur suscite alors de grandes espérances. « Défricher les Landes, défoncer le sol à 50 centimètres de profondeur, écrit J.-B. Lescarret en 1858 : travail gigantesque que la génération actuelle ne mènerait pas à fin dans un demi-siècle ! La vapeur peut l'accomplir en quelques années » (2). A Solférino est étudié, de 1859 à 1862, le problème du labourage à la vapeur : les Kientzy y expérimentent leur pioche mue à la vapeur. C'est un échec.

Les défricheurs d'aujourd'hui ont à leur disposition des engins autrement puissants. C'est au bull-dozer que sont défrichées les terres à mettre en culture, que sont extirpées les souches. Les propriétaires désireux d'ensemencer des landes font appel à une entreprise de dessouchage. Cette opération d'ailleurs n'est pas toujours nécessaire; la forêt coupée et si les semis ont été faits en ligne, il serait possible de faire des cultures intercalaires sur les landes sans souches qui représenteraient les 3/5 de la surface du terrain. Au bout de six ans et après plusieurs incinérations, les souches auront disparu et la culture pourra être faite sur toute la surface du sol (P. Lallemand). Au moment de la mise en culture, le mélange par les labours des horizons A et B du sol, combiné avec l'amélioration du drainage, peut aboutir à « rajeunir » le podzol et à diminuer l'acidité.

L'humidité d'un sol compact que les pluies d'hiver ou de printemps gorgent d'une eau dont l'écoulement est très lent est sur les plateaux un obstacle à la culture. Les seigles souffrent beaucoup quand l'année est pluvieuse et leur tige jaunit. Dans l'ancienne agriculture landaise, la culture sur billon avait pour but de mettre la semence à l'abri de l'humidité : le seigle (rarement le blé) était semé dans le billon en automne et l'eau coulait dans les rigoles entre les billons; en avril ou mai on semait dans les rigoles le maïs (ou le millet). Sur ce sol de sable compact, qui se tasse et ne se débite pas en mottes comme l'argile ou la marne, la construction de billon permet d'assurer l'aération des racines. Mais

(1) HENRI CROUZET, Notes sur la situation..., publiées par Roger Sargos, Contribution..., p. 288-294.

(2) J.-B. LESCARRET, Le dernier pasteur des Landes... Cité par R. Sargos, Contribution..., p. 550.

l'usage du billon exige un pénible travail à la main. Les billons étaient édifiés à l'automne, les rigoles approfondies en mars à l'aide d'une charrue en bois léger façonnée par le paysan et tirée par un petit attelage, parfois par l'homme lui-même. C'est à la bêche qu'on ameublait la terre et qu'on détruit le billon; c'est à l'apprimoir, outil à manche courbe et à deux tranchants, que l'on enlève les herbes poussant avec vigueur dans les rangs de millet; c'est à la faucille que l'on coupe les épis de seigle, au rateau à dents de fer que l'on herse. « Les colons, écrit une gazette de 1818, sont condamnés à des travaux pénibles et non interrompus. Il faut éclaircir, travailler chaque tige séparément, les dégager des herbes parasites toujours renaissantes, exposer des familles entières à toutes les ardeurs du soleil pendant les jours brûlants de juin, juillet et août, et ne pas cesser de protéger cette espèce de céréale jusqu'à sa maturité » (1).

L'usage du billon n'a pas disparu dans la Grande Lande. On travaille à la charrue en bois. En hiver les femmes buttent le seigle au sarcloir. La moisson se fait à l'aide d'une petite faucheuse, la faucheuse Claudine, imaginée il y a vingt ans par un métayer de Sabres : une tondeuse montée sur roue et mue à la main par une manivelle. Progrès plus important : l'usage de désherbants chimiques, d'hormones désherbantes, qu'il s'agit d'utiliser avec précaution pourra supprimer un jour la pratique vraiment archaïque du désherbage à la main.

Mais est-il toujours nécessaire de rester fidèle à l'antique technique du billon ? Celle-ci, outre qu'elle exige beaucoup de peine, ne donne que des rendements médiocres, la densité de la semence étant très faible ; le billon, en outre, expose les racines des plantes au froid de l'hiver et à la sécheresse de l'été. Au siècle dernier, on fit au Domaine de Solférino, après avoir assaini le sol par des fossés, de la culture à plat sur de larges planches, tandis qu'à la Société d'Agriculture des Landes une campagne était entreprise contre le billon. On n'eut pas raison alors des habitudes landaises. Depuis quelques années, les Services Agricoles et un certain nombre de propriétaires et de métayers font, le plus souvent avec succès, de la culture à plat : les champs sont cernés de fossés profonds qui amènent un abaissement sensible du plan d'eau : encore est-il nécessaire que l'eau puisse s'écouler facilement. A la ferme pilote de Sabres, où toutes les céréales sont semées à plat et au semoir, la densité des tiges au mètre carré est supérieure de plus du double au nombre d'épis que l'on peut compter sur la même surface dans les cultures habituelles ; le rendement

(1) *Gazette des Landes* du 14 juin 1818.

du seigle dépasse, après une fumure abondante, vingt quintaux à l'hectare.

La culture à plat permet l'usage d'engins mécaniques. L'ancien Domaine impérial de Solférino est aujourd'hui le théâtre d'expériences nouvelles : deux propriétaires y ont acquis de vastes terres où, après défrichement et assainissement du sol, on voit évoluer aujourd'hui — spectacle d'agriculture à l'américaine en plein cœur des Landes — des tracteurs, des moissonneuses-batteuses. Dans de petites exploitations même, on utilise de plus en plus les machines : une coopérative de mécanoculture a été créée dans le département des Landes; mais la cherté de l'essence pèse sur le budget d'une exploitation, et les tracteurs en usage ne sont encore pas tout à fait adaptés à la lande.

3. L'introduction de cultures nouvelles.

Sur les terres fumées et défrichées de la lande, l'économie agricole moderne ne peut être celle d'il y a cent ans. Il est des plantes en déclin et d'autres qui tendent à les remplacer.

A l'époque où la population de la lande était plus dense qu'aujourd'hui et où les relations étaient moins aisées, les cultures vivrières avaient une grande place dans l'économie du pays. Faire du grain était le principal souci des paysans ; chacun d'eux tenait à fabriquer son pain et sa bouillie de maïs, à nourrir quelques volailles. De là leur effort acharné pour créer un champ sur des sols humides et pauvres : leur culture ne donnait pas de splendides rendements, mais, pratiquée sans jachère et gagnant du terrain au XVIII^e siècle et au début du XIX^e, elle alimentait tant bien que mal une population en voie d'accroissement et même donnait lieu à un certain trafic en direction des villes voisines. Le Marensin vendait du grain à Bayonne et à Dax... Le seigle était la céréale essentielle, voisinant dans les labours soit avec le millet soit avec le maïs. Les vallées fournissaient quelque blé.

Au XIX^e siècle, les agronomes multiplient les essais dans l'espoir d'augmenter la production des grains et d'acclimater d'autres céréales nourricières. C'est ainsi qu'à Solférino on expérimente sur diverses pièces de terre des engrais variés en vue d'obtenir de bonnes récoltes de seigle ; les résultats ne paraissent pas avoir été merveilleux. Le maïs est moins décevant ; s'il est démontré que les variétés originaires de Louisiane et d'Arkansas demandent des étés exceptionnellement chauds pour arriver à maturité, le petit maïs de Bourgogne se révèle fort bien adapté à la culture dans les Landes. On ne s'entête pas à étendre le domaine du blé : H. Crouzet estime qu'il ne peut venir en terrain de lande qu'à la condition de recevoir beaucoup de marnes et de faluns : mieux vaut ne pas tenter sa culture dans la haute

Lande (1). Le riz serait-il la céréale d'avenir ? La Compagnie agricole le sème dans des rizières qu'elle fait aménager dans la plaine humide de Cazaux en 1837 : échec. Echec encore au Domaine impérial en 1858 en culture sèche : le riz lève bien mais les épis n'ont pas le temps de mûrir ; les semailles d'avril avaient été trop tardives (2).

Cependant une autre culture vivrière est en progrès dans le pays dans la première partie du XIX^e siècle : la pomme de terre. On sème ces tubercules quelquefois avec le maïs, quelquefois seuls. « Cette culture, nous dit Métivier, ne s'est guère étendue au-delà des besoins de la famille, afin d'avoir de quoi manger en ragoûts, engraisser un porc pour les provisions du ménage » (3). On fait grand cas à cette époque de la pomme de terre de Rohan qui, semée sur fumier, vigoureusement buttée, donne de bons rendements (4). A vrai dire, la pomme de terre, si elle réussit assez bien dans des pays comme le Marensin et le Marsan, vient mal sur le plateau de la haute Lande et donne lieu à bien des mécomptes : là, le sable podzolisé leur est néfaste ; les tubercules, à peau noircie, donnent une fécule de mauvaise qualité ; la dégénérescence pathologique est plus rapide que partout ailleurs. L'apport régulier de semences nouvelles est absolument indispensable si l'on ne veut pas laisser périr cette culture.

Cependant, au fur et à mesure que les routes pénètrent dans les Landes et que le pin gagne du terrain, les cultures vivrières liées dans l'ancienne Lande à une économie fermée, reculent. Certes, dans les Landes agricoles, Marensin, Marsan, Bazadais, la superficie des terres de labour diminue peu, mais l'ancien assolement blé (ou seigle), maïs tend à y être remplacé par un assolement où, à côté des grains, les plantes fourragères tiennent une place grandissante ; le maïs n'y sert plus désormais qu'à l'alimentation du bétail. Dans la Grande Lande, l'agriculture, sur les espaces réduits qui lui sont laissés, perd parfois son caractère intensif du passé ; il est des communes où l'on renonce à faire sur le même sol, la même année, les deux cultures traditionnelles qui alors se succèdent en deux ans.

Grains et pommes de terre ne sont pas négligés aujourd'hui dans les expériences agricoles qui sont poursuivies dans la Lande. Des variétés nouvelles sont introduites. Le seigle Petkus vient très

(1) H. CROUZET, Notes sur la situation..., publiées dans R. Sargos : Contribution..., p. 310-311.

(2) H. CROUZET, Rapport sur la culture des Landes (*Annales de la Société d'Agriculture des Landes*, 1830, p. 23-66).

(3) DE MÉTIVIER, De l'agriculture..., p. 142.

(4) Voir les articles d'Ed. PERRIS dans les *Annales de la Société d'Agriculture des Landes*, 1841.

bien, à la condition d'être bien nourri; peut-être a-t-il l'inconvénient d'être tardif et d'avoir à craindre l'échaudage; mais il est permis de se demander si la culture du seigle pour la production du grain est, de nos jours, de quelque intérêt. Sur les terres médiocres, le maïs jaune des Landes, peu exigeant, réussit bien; mais on s'efforce d'introduire dans le pays des semences de maïs hybrides américains qui donnent de bons rendements à la condition d'être bien nourris, et doivent être renouvelés chaque année. Des plants sélectionnés de pommes de terre sont importés en abondance; si la Bintche apparaît dans le milieu landais sensible aux maladies et tout particulièrement au mildiou, l'Etoile du Léon, d'une grande souplesse d'adaptation, réussit bien.

Faute de pouvoir faire du sol sableux des Landes un grenier à grains, est-il sage d'envisager dans le pays des cultures de plantes propres à l'industrie? La production, sur une grande échelle, dans de larges pare-feu ou dans de vastes zones découvertes, de plantes productrices de fibres textiles, d'huiles ou d'alcools est-elle une formule d'avenir? Des expériences nombreuses ont été tentées dans le passé. De 1802 à 1810, les préfets déployèrent beaucoup d'efforts pour convertir les paysans landais à la culture de l'arachide, firent venir et distribuer des semences, des presses à huile, des recettes de cuisine à l'arachide; ce fut en vain car la routine... et les pluies d'automne mirent assez vite un terme à l'aventure (1). La culture de plantes à huile dans le sol des Landes n'est séduisante qu'en temps de privations comme à l'époque du blocus continental ou de l'occupation allemande. On a eu au cours de la période 1940-1944 des velléités de produire des oléagineux.

Des plantes textiles? La culture du cotonnier a été tentée maintes fois. En 1806, un colon de Saint-Domingue veut en répandre la culture sur les bords des étangs landais; en 1859, au Domaine de Solférino, de premiers essais donnent de bons espoirs. Mais chaque fois des étés pluvieux et pas assez chauds viennent très vite montrer que la culture n'est pas adaptée au climat landais. De nos jours, les pouvoirs publics encouragent l'exploitation d'une autre plante textile, le « genêt » (*Sarothamnus scoparius*), qui pousse bien sur la dune littorale; certains estiment que sa culture mécanisée dans quelques zones plates entre les massifs dunaires pourrait être rémunératrice.

Pommes de terre et topinambours peuvent produire de l'alcool. Les agronomes du XIX^e siècle ne tarissent pas d'éloges sur le

(1) Recueil des mémoires, instructions, observations, expériences et essais sur la culture de l'arachide. Mont-de-Marsan, Delaroy, An X, 86 pages. — Voir aussi L. PAPPY, Les Landes, terre d'expérience au temps du Premier Empire (*Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 36^e année, 1933, p. 166-179).

topinambour dont les fanes et les tubercules sont un aliment pour le bétail. Mais n'imaginons pas que la culture soit possible sur de grands espaces sans d'énormes masses d'engrais : l'alcool qu'on retirerait des tubercules récoltés dans ces conditions coûterait cher...

Les cultures maraîchères et fruitières offrent d'autres perspectives. Les légumes peuvent réussir dans le sable quand il est drainé, bien arrosé et traité comme un support à de l'engrais. Les beaux jardins de la banlieue maraîchère de Bordeaux sont en grande partie situés sur des sols de sable. Sur des terres légères et saines de la Lande, et jusqu'en pleine Grande Lande, l'asperge vient très bien, à la condition que des labours profonds précèdent la plantation et que des apports répétés de fumier et d'engrais viennent la nourrir. La douceur du climat a permis aux quelques cultivateurs qui, en ces dernières années, se sont adonnés à cette culture, de produire des asperges de primeur qui devancèrent sur le marché celles de Sologne et parfois même celles d'Eysines. Près des métairies, cette culture de jardin pourrait constituer une ressource de qualité. D'autres plantes maraîchères réussissent fort bien : melons, tomates, haricots verts. Dans le Marensin, on cultive avec succès la pomme de terre que, grâce à la clémence particulière de la température, l'on a pu récolter certaines années dès le 15 mai. Un peu partout, on a planté récemment des vergers de pommiers et de pêchers sur des terres défrichées et assainies ; les premiers résultats ne sont pas décourageants.

Il y a enfin un vignoble landais. Il ne saurait être question de faire dans les Landes de Gascogne du vin pour la vente. Mais un vignoble familial contribuerait à retenir les Landais à leur terre : pendant l'occupation allemande et à l'époque où le vin était rationné, les pays de la Garonne attirèrent les résiniers des landes bazadaises, dégoûtés de n'avoir à absorber qu'une eau plus ou moins pure... Or la vigne peut pousser sur le sol pauvre de la lande, à la condition qu'il soit très bien drainé et que la couche d'altos soit absente ou ait été défoncée. En Médoc, les beaux vignobles des graves mordent sur le domaine des sables. En Marensin et jusque sur la dune, à Vieux-Boucau, à Capbreton, à Messanges, pousse une vigne qui donne un « vin de sable » fort apprécié. La culture de la vigne fut tentée jusqu'au cœur des Landes après la crise du phylloxéra ; elle donna de bons résultats, en quantité plus qu'en qualité, au Domaine de Solférino, où elle finit d'ailleurs par céder la place aux pins.

Dans ce pays au printemps doux les gelées tardives sont d'autant plus redoutables que le sol est léger. En Marensin, on

protège les bourgeons contre le froid au moyen de petites planches, mais un tel dispositif n'est efficace que contre les gelées faibles (de $-0^{\circ}5$, de -1°) et de petit matin ; les jeunes bourgeons sont d'autant plus sensibles au froid qu'ils sont à l'abri du soleil dans la journée, donc restent longtemps tendres. Découvrir chaque jour les bourgeons à la période critique, utiliser des appareils de réchauffement pour faire monter la température des couches inférieures de l'air sont des méthodes trop onéreuses. Les Services Agricoles préconisent dans la Lande l'usage des hybrides producteurs directs ; ils débourent tard ; leur contre-bourgeon repousse et est fructifère. L'hybride est un pis-aller mais qui peut réussir, encore que les maladies cryptogamiques soient à redouter. En ces dernières années, des centaines de milliers de plants ont été distribués à titre gratuit (1).

III. - LE BÉTAIL

Les Landes de Gascogne ne sont pas une Beauce. Et l'Aquitaine n'offre pas une pression démographique telle que la création d'un sol artificiel puissamment engraisé puisse y être envisagée pour demain. La culture vivrière à la manière d'autrefois est une chose périmée ; la production de plantes industrielles n'apparaît pas dans les circonstances présentes une affaire rentable. C'est vers la culture maraîchère et fruitière et surtout vers celle de plantes destinées au bétail que doit s'orienter de nos jours le ménage des champs. L'agriculture nouvelle, comme celle du passé, ne peut subsister qu'en étroite association avec l'élevage. Est-il besoin d'ajouter que la formule d'association d'aujourd'hui n'est plus celle du Second Empire ?

1. L'amélioration des pacages.

Les Landes de Gascogne étaient, il y a cent ans, le domaine de l'élevage extensif du petit bétail. C'est au printemps que les bêtes quittent, dans la Grande Lande, les parcs situés près des villages pour gagner les pâturages du plateau (2). L'incendie vient d'y passer : l'homme a brûlé les grandes bruyères et les ajoncs, et enrichi le sol de leurs cendres. Après le feu croît une « végétation douce et sucrée » (Petit-Lafitte), graminées tendres, telles la molinie, l'avoine de Thore, pousses fraîches d'ajoncs et de bruyères, parfois quelques légumineuses, trèfle, minette ou lotier ; les pluies printanières rendent encore inaccessibles les parties les moins bien drainées de cette « haute lande ». Cependant le niveau

(1) MM. SILORET, RENAUD, GOUT nous ont fourni, pour la rédaction de ce chapitre, de précieux renseignements.

(2) Louis PAPY, L'ancienne vie pastorale dans la Grande Lande (*Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1947-48, p. 5-16).

des eaux baisse peu à peu. Les troupeaux — chacun compte de cent à cent cinquante bêtes — s'établissent dans les parcs. Disséminés au milieu de la Lande — car, le pâturage étant maigre, il importe que les troupeaux ne se mêlent pas —, les parcs, appelés parfois « couyalas », sont bâtis de planches et coiffés de chaume, de bruyères ou de tuiles ; devant la porte, ouverte à l'Ouest ou au Midi, s'accumule la litière. Le gros bétail rentre au parc au moment de la grande chaleur de midi et à la nuit (1). Dès juin cependant s'achève l'époque heureuse où le pacage appétissant gonfle les bêtes « à pleine peau » : les parcours se transforment en « paillassons » ; les petites légumineuses dispersées parmi les ajoncs et les bruyères flétrissent, et leurs graines ne germeront qu'au printemps suivant ; les molinies et autres autres graminées se dessèchent ou deviennent « aigres », âpres au goût, à un moment où se fait sentir le manque d'eau... Voici bientôt les pluies d'automne : peu à peu le sol se gorge d'eau, en dépit de quelques « barats » ou fossés dont le creusement et l'entretien sont imposés par les communautés à ceux qui font usage des parcours. Le bétail, alors, revient au pacage d'hiver, proche des vallées et des villages, et qui, à la mauvaise saison, échappe à peu près à l'inondation.

Ces parcours de haute lande sont terre indivise. Les droits des seigneurs y sont assez vagues. Les petits propriétaires de chaque communauté d'habitants, moyennant, parfois, le paiement au seigneur d'un droit de « soutrage » — récoltent la bruyère pour servir de litière dans les parcs, et de fumier dans les champs. Chaque communauté défend avec âpreté ses parcours.

Peu à peu cependant, et au fur et à mesure que, depuis le début du XVIII^e siècle, la lande se boise, se restreint le domaine des parcours. Par droit de perprise, des propriétaires l'envahissent, cernent de fossés des parcelles, y sèment des céréales ou des pins. Des pignadas progressent et mordent sur le domaine de la haute lande ; bientôt même les « courgeyres », terres proches des habitations et indivises entre les habitants d'un même quartier pour le parcours des troupeaux, sont partagés entre les propriétaires et ensemencés de pins (2). La Révolution marque un progrès de la propriété privée : Code Civil et Code forestier tendent à limiter le droit de parcours dans les landes et dans les forêts. Les concessions de terres, les lotissements se multiplient. La loi de juin 1857 assure, à plus ou moins longue échéance, la fin du régime de l'indivision et du libre parcours.

(1) Voir, par exemple : GAZEUX, Questions et réponses au sujet des troupeaux de brebis landaises du département de la Gironde (*Bull. de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1831, p. 177-179).

(2) R. SARGOS, Contribution..., p. 439-460.

Naturellement, les propriétaires qui reboisent interdisent le pacage dans les semis, déchaînant ainsi des protestations souvent véhémentes des éleveurs de troupeaux. Contre le baron d'Haussez (1), qui, en 1826, préconise la mise en culture et le boisement des landes, se dresse le baron Poyferré de Cère qui, attaché à la vieille économie pastorale, défend le libre parcours et affirme, parlant des Landais : « La base de leur agriculture est dans les engrais, et c'est pour les obtenir qu'ils ont réservé une partie de leur territoire pour le parcours des troupeaux » (2).

Le boisement de la lande cependant n'a pas mis fin à l'élevage extensif du mouton. Dans la vieille forêt, celle des vallées, les pins laissant passer la lumière, permettaient aux ajoncs, aux bruyères, aux herbes de croître : pacage plus sain que celui de la haute lande et qui était mis à contribution surtout en hiver et au début du printemps. Dans les courgeyres, la plantation après labour se substitue parfois au semis; elle permettait de ne pas entraver les parcours. Là où le semis est pratiqué, dès que, au bout de quelques années, les arbres sont assez robustes pour ne plus redouter la dent du bétail, le pignada est ouvert aux troupeaux. Le mouton n'est-il pas débroussailleur de qualité et économique ? L'extension soudaine des semis dans la seconde moitié du XIX^e siècle inquiéta les pâtres fidèles à leurs genres de vie traditionnels et qui furent accusés à maintes reprises d'avoir volontairement mis le feu à de jeunes boisements; mais la forêt en pleine production offrait des pacages de qualité. Ce n'est uniquement pas faute de terres de parcours que décline l'élevage ovin.

A ces anciens parcours des landes et des forêts, il faut joindre ceux des dunes littorales. Y vivaient, se nourrissant de l'herbe des « *lettres* » (3), à l'état demi-sauvage, des vaches et des chevaux de race indigène, sobres et rustiques; l'été, il arrivait à ces bêtes de faire de longues incursions dans la lande.

Parcs et parcours ne sont pas les seuls éléments de l'ancien élevage. D'abord, il faut noter qu'aux lisières du pays des sables, les bêtes disposent d'une nourriture plus substantielle que celles de la Grande Lande. Vaches et moutons du Médoc ont la bonne fortune de disposer des prés des marais girondins où l'herbe est abondante et fraîche, et d'avoir accès, les vendanges finies, dans les vignes du pays des Graves. Les terres fraîches des Landes du Bazadais, dans un pays où le sable, peu épais, repose sur les marnes de l'Armagnac, nourrissent chevaux et bovins. Les barthes de

(1) Baron d'HAUSSEZ, *Etudes administratives sur les Landes de Bordeaux*, 1826

(2) Baron POYFERRÉ DE CÈRE, *Nouvelles considérations...*

(3) Dépressions plus ou moins humides entre les massifs dunaires.

l'Adour, aux confins des Landes du Marsan et du Marensin, accueillent des troupeaux nombreux (1).

Dans la Grande Lande, la vie du bétail est plus austère. Les anciennes métairies disposaient d'une étable, accolée à l'habitation. On y nourrissait une paire de bœufs servant aux labours : les gravures d'autrefois montrent les bêtes passant leur tête à une petite fenêtre s'ouvrant sur la cuisine et un vieux leur enfournant dans la gueule des paquets d'ajoncs enrobés de paille de panis. Non loin de la métairie, le gros bétail, et parfois les brebis elles-mêmes disposaient de prés aménagés à la place des jonche-raies marécageuses dans les petits vallons de la lande que l'homme a calibrés, drainés, fumés avec des résidus d'étable.

Compagnies agricoles et propriétaires landais s'efforcent à la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e de développer les prairies naturelles, les prairies artificielles et la culture des plantes fourragères. Le problème est d'assurer aux troupeaux une nourriture pour l'hiver. « Qu'on ne se persuade pas, écrit de Métivier en 1839, que le parcours suffise... » Des compagnies conçoivent des projets mirifiques. La Société Moriencourt et Salignac, qui a acquis du Marquis de Civrac 240.000 arpents de landes, proches du bassin d'Arcachon, annonce dans son prospectus destiné à appâter des actionnaires que « plus de cent mille têtes de gros bétail pourront, après quelques années de travail, bondir dans ces belles prairies ». Beau rêve ou, tout simplement, escroquerie. Un des buts de la Compagnie industrielle d'Arcachon, créée en 1837, est d'aménager dans la plaine de Cazaux, par irrigation, 3.000 hectares de bonnes prairies.

Les spéculateurs ou techniciens qui n'ont pas été formés par un long contact avec le milieu landais et n'ont aucune notion des sols de ce pays, ne peuvent qu'échouer. Plus avisés sont, au XIX^e siècle, les propriétaires landais soucieux de leurs intérêts et de ceux de la communauté, les fonctionnaires dévoués au bien public. Semer en trèfle des terres défrichées, introduire dans l'assolement racines et fourrages artificiels sont, répètent les agronomes, avec l'usage rationnel du fumier et de l'engrais les conditions d'un élevage productif. Un peu partout, navets et raves sont cultivés dans des terres qui ont porté le seigle et sont réservées au maïs. Le trèfle incarnat, ou farouch, réussit assez bien sur les terres légères de la lande; il a notamment sa place comme seconde récolte sur les défrichements nouveaux. Cependant, les agronomes ont peine à faire admettre des paysans landais la nécessité de développer la culture des fourrages artificiels. Rou-

(1) Marcelle RICHARD, Les barthes de l'Adour (*Revue géograph. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1937, p. 401-463; 237-266).

tine, peut-être, mais aussi difficulté de faire venir sans beaucoup d'engrais adaptés à un sol maigre et acide de bonnes plantes fourragères. Ce n'est pas faute d'expériences. La Société d'Agriculture des Landes rend périodiquement compte à ses adhérents des résultats d'essais qui sont poursuivis un peu partout, tire des enseignements de quelques échecs. C'est certainement au Domaine impérial de Solférino que, à partir de 1859 et sous l'inspiration et la surveillance d'Henri Crouzet, les expériences sont poursuivies avec le plus de méthode et de bon sens. Sur telle parcelle, une prairie est créée sans défrichement, ni ensemencement, par simple parcage des moutons; elle est divisée en carreaux et sur chacun d'eux y est expérimenté un amendement ou engrais, chaux, phosphate minéral, résidus salins, cendres, matières fécales. Sur une autre parcelle, la prairie naturelle est créée en première récolte sur défrichement complet; sur une troisième, c'est après une ou plusieurs récoltes que la place est laissée au pré. Les fourrages artificiels sont étudiés avec soin; le farouch réussit; « le trèfle blanc, dit H. Crouzet, prend l'avantage quand il s'agit de lagunes ou de parties marécageuses ». De même, « le maïs et ses congénères, spécialement le panis, le moha, l'alpiste, le sorgho, paraissent être les plantes qui conviennent le mieux à notre climat et à notre sol », et H. Crouzet ajoute que c'est en échelonnant leurs semis de mai à fin juin que l'on obtient des produits dès la coupe des derniers farouchs et qu'on s'assure ainsi des fourrages verts jusqu'aux premières gelées (1). Les cultivateurs de Solférino, certes, connurent, du fait surtout des sécheresses estivales, quelques désillusions et apprirent à leurs dépens que tous les engrais ne réussissent pas également sur les sables. Mais les leçons de Solférino pouvaient être riches en enseignements.

Vers 1870, la forêt parut devoir être beaucoup plus lucrative que toute autre spéculation. Le domaine de Solférino fut peu à peu boisé. Les belles écuries du domaine de l'Empereur, si judicieusement aménagées, se dépeuplèrent peu à peu. Cependant, dans les Petites Landes du Marsan et du Bazadais, si l'élevage ovin décline, le cheptel bovin s'accroît sensiblement, grâce à la place toujours plus grande que les prairies artificielles prennent dans l'assolement. Dans le Bordelais, dès la fin du XIX^e siècle, les prairies alternent sur les mêmes sols avec les cultures maraîchères et profitent ainsi des apports de fumier et d'engrais dont

(1) Henri CROUZET, Notes sur la situation..., publiées dans Roger Sargos, Contribution..., p. 309 et suivantes.



Berger de l'ancienne Lande.

Gravure de Galand



La moisson dans la Lande.

A la moissonneuse-batteuse.

A la faucille.

Clichés Service Agricole des Landes



Vieille maison landaise.



Une ferme du domaine impérial de Solferino.



Parc à moutons de la grande Lande.

Clichés Papa

on comble ces dernières et sans lesquels elles se dégraderaient vite; un an de culture maraîchère succède à trois ans de trèfle, de sainfoin ou de ray-grass d'Italie (1).

Les expériences poursuivies au siècle dernier dans la Grande Lande, les résultats acquis dans les parties bien drainées et anciennement colonisées du pays landais, attestent qu'il est possible d'alimenter sur ce sol sableux du bétail mieux qu'au temps des échasses.

Il y a d'abord les grands parcours. Les touffes tenaces des molinies qui règnent dans les zones redevenues marécageuses, les fourrés impénétrables d'ajoncs épineux et de hautes bruyères ne sauraient redevenir du jour au lendemain des pacages de qualité. On reboise; pendant des années, de vastes étendues de jeunes semis seront interdits au bétail. Mais les boisements en pleine croissance demandent un débroussailleur et le mouton est tout qualifié pour remplir ce rôle. « Le mouton aura accès à la forêt, propose M. H. Gaussen. Certaines places seront en repeuplement, d'autres, défensables, seront livrées au mouton débroussailleur préparant le débroussaillage mécanique, source de lumière » (2). De vastes parcelles non boisées pourraient être livrées aux moutons. Ne serait-il pas possible de transformer la végétation des parcours ? Les Services Agricoles étudient les qualités et les facultés d'adaptation au milieu landais d'une légumineuse d'origine coréenne, mais devenue américaine, le *Lespedeza* (*Lespedeza sericea*), qui, répandue dans la lande, pourrait fournir un pacage supérieur à la bruyère.

Un élevage moderne ne saurait se contenter de parcours dans les landes ou dans les bois. Il faudrait restaurer les prairies basses de la Grande Lande jadis bien tenues et qu'envahissent prèles, joncs et renoncules. Le long des cours d'eau, un réseau de barrages et de vannes pourrait régler la circulation des eaux dans les prés. Là où, comme à Lugos, dans la vallée de l'Eyre, la terre a été amendée par de la chaux et des scories, le bétail trouve de bonnes prairies. Il faudrait développer dans des zones bien drainées des prairies naturelles : la création d'un élevage laitier dans la zone sableuse autour de Bordeaux témoigne qu'un traitement rationnel du sol peut donner de bons résultats. La prairie landaise ne fournit, sans apport d'engrais, que de mauvaises graminées et de rares légumineuses. Le fumier d'étable, qui contient

(1) P. BARRÈRE, La banlieue maraîchère de Bordeaux (*Les Cahiers d'Outre-Mer*, t. II, 1949, p. 133-179, p. 163).

(2) H. GAUSSEN, Le rôle des connaissances botaniques pour la restauration de la forêt landaise (Rapport présenté au Congrès de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences, Biarritz, 1947. Toulouse, Douladoure, 1948).

peu d'acide phosphorique et de potasse, donne de l'humus dont un sol acide et froid n'a que faire et n'améliore pas sensiblement la prairie. Il est nécessaire d'apporter à la terre phosphates solubles et potasse assimilable, de la herser afin d'aérer le feutrage superficiel de matière humique et d'en faciliter la transformation en azote, de l'arroser de purin; si, en outre, le drainage assure l'écoulement de l'excès d'eau, graminées de qualité (fétuque élevée, ray-grass) et légumineuses assureront un foin vigoureux et abondant.

Sur des terres fumées suivant les mêmes principes, la prairie artificielle doit être renouvelée. Il faut « exploiter à fond les possibilités de la période allant de septembre à mai », donc « remplacer l'ancien assolement à base de céréales (seigle-millet; seigle-maïs) par des assolements à base fourragère » (G. Siloret). Le seigle-fourrage mélangé de vesces de Cerdagne, le trèfle incarnat, « farouch », semés en septembre ou octobre, viennent bien. On compte beaucoup sur le lupin doux, dont des graines ont été importées des Pays-Bas par les Services Agricoles; il est rustique, résistant à la gelée, mais ses graines sont difficiles à récolter et il importe de les sélectionner. Toutes sortes de fourrages américains et australiens sont à l'étude chez les exploitants les plus avisés. Maïs et sarrazin, pommes de terre et topinambours apporteraient au bétail un complément de nourriture. La pratique méthodique de l'ensilage est recommandée par tous les agronomes : « La mise en silo, écrit M. J. Sarthou, au printemps, de mélanges de seigle et de vesce de Cerdagne, à l'automne du maïs-fourrage, permettrait d'entretenir le cheptel ovin aux saisons les plus critiques de l'année, l'été et l'hiver ».

II. - L'AMÉLIORATION DES RACES.

Une meilleure alimentation du bétail est la première condition d'une régénération du troupeau landais.

Les Landes de Gascogne sont surtout le pays du petit bétail. Les troupeaux de chèvres semblent avoir été assez nombreux au XVII^e siècle. On leur préférerait cependant les moutons, dont la laine et la chair sont d'un meilleur rendement et dont les dents font moins de ravages dans les semis. A la fin du XVIII^e siècle, ce sont les moutons qui règnent dans la lande. L'hiver, même, il en vient des vallées béarnaises qui broutent dans les zones les moins humides de la haute lande. On peut estimer à environ 800.000 bêtes l'effectif du troupeau landais au milieu du XIX^e siècle.

Ce ne sont pas de belles bêtes. Elles souffrent de la sécheresse au plus fort de l'été. Les hivers pluvieux leur sont néfastes. Elles sont atteintes de gale, de cachexie, de clavelée. De Métivier décrit

les épizooties désastreuses dues à des temps de grande humidité, qui, de 1830 à 1836, détruisirent dans les Landes de Gascogne « la plus grande partie du troupeau ovin » (1).

Le rendement n'est pas brillant. On vendait des agneaux de lait. Les jeunes bêtes que l'on désirait élever pour le renouvellement normal du troupeau devaient être nourries par deux mères. Les brebis, sur leurs vieux jours, étaient vendues maigres. Un certain nombre, aux lisières de la lande surtout, passaient aux mains d'emboucheurs qui les engraisaient sur des pâturages riches et les livraient à la boucherie; les Landes du Médoc, grâce au voisinage des marais, fournissaient ainsi des bêtes de qualité. La laine, tondue en juin ou en juillet, était vendue à des marchands qui la faisaient laver; c'était de la laine commune, servant à fabriquer de grosses étoffes pour les paysans et des couvertures de lit grossières.

Bien des tentatives ont été faites au siècle dernier pour améliorer la race landaise sans corne, à laine blanche ou noire, bien adaptée à ce milieu pauvre. Le baron Poyferré de Cère se fait le défenseur obstiné du troupeau landais; dans sa bergerie de Cère, au nord de Mont-de-Marsan, il fait venir des béliers mérinos. « Vous apprendrez même qu'en ce moment, lance-t-il à ses détracteurs, c'est avec les laines de Cère que se confectionnent à Bayonne vos tissus charmants, si recherchés à Paris et par tous les fashionnables qui abondent à nos eaux thermales des Pyrénées » (2). Mais les bêtes croisées, nées d'un mérinos et d'une landaise, dégénèrent vite. De même échouent les croisements de Roussillon et de landaises. Les South-Down, envoyés à Solférino par la ferme impériale de Vincennes, en 1860, ne supportent pas les fortes chaleurs de l'été et leur métis pas davantage.

Dans la lande assainie, le troupeau ne souffre plus des maux qui le minaient « au temps des échasses ». Dans ces conditions, des croisements rationnels réussissent mieux que ceux tentés dans le passé. Les propriétaires qui pratiquent encore l'élevage des moutons obtiennent des bêtes d'une constitution robuste et d'un bon rendement par des croisements, soit avec le Berrichon de l'Indre, soit avec le Solognot : l'introduction de ces animaux à partir de 1932 a entraîné une amélioration sensible du poids et du format. L'arrivée de béliers des races Charmoise et Shropshire a donné quelquefois aussi de bons résultats. Mais une nourriture de qualité et l'apport périodique d'un sang nouveau sont indispensables pour que ces progrès soient durables : le manque de

(1) DE MÉTIVIER, De l'agriculture..., p. 72.

(2) Voir notamment : Baron POYFERRÉ DE CÈRE, Mémoire sur l'amélioration des bêtes à laine dans le département des Landes. Mont-de-Marsan, Delaroy, 1806, p. 52.

phosphates et de calcium dans l'alimentation engendrent très vite des maladies de carence.

L'exemple des Landes médocaines atteste qu'un élevage bien conduit peut réussir. Dans ce Médoc proche des Graves et des terres grasses de la palus, les croisements, au XIX^e siècle, de brebis du pays et de bêtes anglaises et poitevines donnèrent de bons produits. On pratique aujourd'hui le métissage traditionnel de la Landaise et du South-Down, ou encore de la Landaise et du bélier South-Down-Texel : cette race médocaine, à laine blanche, bien adaptée au milieu, donne des agneaux de qualité, les « agneaux de Pauillac », appréciés sur les marchés de Bordeaux et de Paris. La qualité de la race est maintenue par l'importation régulière de béliers South-Down-Texel (J. Sarthou).

Aujourd'hui, le troupeau ovin landais est loin d'avoir l'importance de jadis. Le pin l'a concurrencé. Le berger s'est fait résinier. Qui accepterait, maintenant, de vivre l'existence solitaire du pâtre d'antan ? La première guerre mondiale a été suivie du déclin du troupeau, beaucoup d'anciens bergers ayant renoncé à reprendre un métier qui, exigeant des soins continus, les faisait esclaves des bêtes. Les récents incendies chassent les ovins de landes où les pins repoussent; c'est ainsi que, dans les régions de Losse, Maillères, Roquefort, ravagées par le feu en 1949, les Eaux et Forêts s'efforcent de faire partir des troupeaux nuisibles au reboisement. Très souvent, c'est devant les progrès des bovins que reculent aujourd'hui les moutons.

Peut-on espérer restaurer l'élevage ovin landais ? L'usage des fourrages artificiels associé à la pratique du parcours, l'emploi de farines et de son pour l'alimentation des mères et des jeunes, pourraient avec la pratique de croisements rationnels maintenir dans les parties saines de la lande un troupeau d'une certaine qualité, capable de fournir de beaux agneaux de lait. On sait quels avantages aurait la circulation dans les sous-bois de bêtes bonnes débroussailleuses. Certains espèrent que la création de grands troupeaux est la formule d'avenir; ils vivraient dans la forêt, avec l'accord des propriétaires, viendraient pacager dans les pare-feu; un troupeau de deux cents ou trois cents bêtes donnerait un revenu suffisant pour rémunérer convenablement un berger; il existe ainsi dans le département des Landes un « troupeau-pilote » dont les bêtes appartiennent à plusieurs propriétaires, désireux de montrer les mérites de cette spéculation. D'autres estiment que le petit troupeau attaché à une métairie est une solution plus prudente et plus rentable.

L'ancienne lande ne disposait que d'un médiocre troupeau bovin, mal nourri et mal soigné. Il donnait quelques bêtes de

labour, une viande de boucherie assez coriace, un peu de lait. Des vaches vivaient dans les dunes littorales, à l'état presque sauvage. Dans les étables, « point de crèche, de râtelier, écrit de Métivier. Aussi, quels fruits chétifs produisent-elles ? Un veau qui se vend dans le terre-fort soixante francs se vend dans la lande, à quatre ou cinq lieues de distance des terres-forts, dix-huit ou vingt-quatre francs » (1). Nombre de métairies nourrissaient une jument poulinière; le cheval landais, à robe noire ou bai brun, était de petite taille, nerveux et rustique; le colon s'en servait pour se rendre aux foires.

Au XIX^e siècle, à l'ancienne race landaise de bovins, refoulée aujourd'hui vers Mimizan et Parentis, viennent s'ajouter des bêtes bretonnes que quelques propriétaires font venir de Bretagne dès 1820-1830 et qui peu à peu gagnent du terrain dans la lande. Adaptées aux terrains maigres et acides des pays armoricains, les vaches de cette race devant qui s'ouvrent les vastes parcours des nouvelles forêts de la Lande plus sains que les pacages d'autrefois, ne se trouvent pas trop dépayssées, encore qu'elles aient peine à s'habituer à la sécheresse des étés aquitains. Dès le temps du Second Empire, et au fur et à mesure que se poursuivent les travaux de dessèchement, la bazadaise, apte au travail et à la boucherie, est introduite dans la grande lande; elle fournit en viande, dès 1860, grâce à la voie ferrée, les marchés de Dax et de Bordeaux. Ayant son berceau dans les pays tout proches, la garonnaise est adoptée par quelques communes des Landes giron-dines, tandis que la race blonde des Pyrénées pénètre dans le Sud des Landes. Au XX^e siècle, la hollandaise, en honneur dans les marais en bordure de la Gironde, de la Garonne et du Bassin d'Arcachon aborde les communes de la haute lande et y vient brouter les molinies. Maints propriétaires « font courir » dans la lande, à la place des moutons, des bovins qui demandent moins de surveillance.

Des efforts sont faits au XIX^e siècle, au moins dans le Bazadais, le Marsan, le Marensin, pour améliorer la race des chevaux par croisements avec l'arabe et le limousin, grâce aux étalons sortis des haras de Pau et de Libourne. Mais c'est plutôt aux mules que l'on fait appel pour assurer les transports de bois dans les sables. Une spéculation lucrative fait rentrer de l'argent dans bien des métairies, notamment dans les cantons de Soustons, de Morcenx, de Tartas. Des mules sont acquises dans le Poitou; elles sont utilisées à tirer les « bros » à deux roues chargés de bois; dressées, on les vend au bout de deux ou trois ans en Espagne. Pendant la

(1) DE MÉTIVIER, De l'agriculture..., p. 76.

dernière guerre, qui possédait une paire de mules pour les transports, détenait une fortune.

Les Landes de Gascogne, à vrai dire, si l'on met à part les régions de bordure, ignorent les pratiques d'un élevage rationnel du gros bétail. Les veaux sont vendus à l'âge de deux ou trois mois : il n'y a pas assez de bons fourrages pour faire vivre les adultes dans de bonnes conditions. Les rares bêtes élevées dans le pays sont de médiocre venue. Des maquignons font venir des pays voisins et de Bretagne des adultes, généralement, d'ailleurs, mal sélectionnés. Le bétail bovin landais est ainsi un mélange de toutes sortes de races. Dans la région bordelaise, par exemple, vivent des vaches à la robe noire mouchetée, issues d'un mélange de race bretonne et de race landaise et connues sous le nom de bordelaises; éliminées par les propriétaires qu'hypnotisaient les mérites de la hollandaise, elles sont en voie de disparition.

Toutes ces bêtes, d'ailleurs, ont une tendance marquée à dégénérer; sur un sol dépourvu de carbonates de chaux, de sels de chaux et de magnésie, pauvre en phosphates, maintes bêtes souffrent de rachitisme et « s'ennuient ». L'ossification se fait mal et on rencontre dans la lande un grand nombre de bêtes déformées. Les hollandaises ont peine à s'adapter à la flore acidophile et aux eaux dépourvues de calcium de la grande lande; celles qui errent dans les parcours sont d'une maigreur squelettique; alors qu'une de ces bêtes, nourrie sur un pacage de bons marais, fournit quatre mille kilogs de lait par an, celle venue dans une lande à ajones et à bruyères n'en donne que douze cents.

Une meilleure alimentation et une politique de sélection judicieuse comportant la pratique de l'insémination artificielle devrait permettre une régénération du troupeau bovin. La bretonne, trop petite, donne un mauvais rendement et, vieille, fournit une viande de boucherie de qualité médiocre, mais par des croisements de hollandaises et de bretonnes ne serait-il pas possible de créer un nouveau type bordelais, qui joindrait, aux qualités laitières de la hollandaise, la rusticité de la bretonne ? (J. Sarthou). La hollandaise, si délicate, ne réussit-elle pas sur les terres bien soignées et bien fumées de la ceinture bordelaise ? Des taureaux importés régulièrement de Hollande améliorent peu à peu les qualités de la race : bienfait qui se fait sentir jusqu'en pleine lande. La bazadaise, venue du Nord-Est, est en progrès dans les cantons de Mont-de-Marsan, de Tartas, de Labrit, de Roquefort; des groupements de propriétaires se constituent pour étendre le domaine de cette race : on pourrait arriver, il le semble, à y sélectionner de bonnes souches laitières.

Une nourriture plus substantielle permettrait aux propriétaires

landais de ne plus sacrifier des veaux dès l'âge de deux ou trois mois; l'envoi à la boucherie d'animaux adultes serait une spéculation plus intéressante. Si le recul récent des mules explique les progrès de la bazadaise, bonne bête de travail, l'usage des tracteurs, qui se généralise, limite celui des bêtes de trait. C'est vers la production laitière que s'oriente de plus en plus l'élevage landais. Sur les 40.000 bovins que comptent les Landes de Gascogne, 30.000 au moins sont catalogués dans les statistiques comme vaches laitières, les autres étant des bêtes de travail.

L'élevage de basse-cour n'a jamais eu dans le pays des sables, faute de céréales, une très grande place. Les glands des chênes, notamment en Marensin, nourrissent des porcs. Les abeilles, friandes de bruyères, étaient une ressource de choix. L'intendant Lamoignon de Courson affirme, dans son mémoire de 1713, qu'il y a dans les Landes de Bordeaux des « paysans autrefois pauvres et qui se sont mis à l'aise grâce à leurs mouches à miel » (1). Le sucre de canne, puis celui de betteraves, firent au miel des landes une concurrence redoutable (2). Il reste certain que le développement d'une chênaie nouvelle favoriserait l'essor d'un modeste troupeau porcin. Surtout un élevage rationnel des abeilles (les succès de nombre d'apiculteurs, lors de la dernière guerre, dans des circonstances exceptionnelles, il est vrai, tendraient à le prouver) pourrait apporter à la métairie de demain un appréciable revenu.

CONCLUSION

Le problème de la restauration des Landes de Gascogne n'est techniquement pas insoluble. On sait quelles sont les causes de la ruine présente de ce pays; on connaît les remèdes. On peut discuter sur la largeur qu'il importe de donner aux pare-feu, sur les mérites de tel ou tel feuillu, sur les facultés d'adaptation de telle ou telle race bovine, sur la place relative que devront avoir, suivant les régions, le travail des champs ou l'entretien des bêtes. Ce ne sont là que brouillies. Drainer méthodiquement, organiser un système de défense rationnel contre le feu, renoncer à la monoculture du pin, introduire des feuillus, instaurer des formes nouvelles d'agriculture et d'élevage en tenant compte des enseignements du passé et en tirant parti des techniques d'aujourd'hui : telles sont les données sur lesquelles un accord se fait. Représentons-nous les landes de Gascogne comme un pays

(1) Cité dans H. ENJALBERT, *Le commerce...* (*Annales du Midi*, 1930, p. 21-33, p. 26).

(2) Voir, par exemple, DE MÉTIVIER, *De l'agriculture...*, p. 83-87.

vierge et inhabité, que des colons viendraient mettre en valeur; leur conquête serait une entreprise relativement aisée.

Mais les Landes sont un vieux pays, anciennement peuplé. Il faut tenir compte des hommes, de leurs habitudes, de leur structure sociale inscrite en quelque sorte sur le plan cadastral. Ce n'est pas notre dessein d'étudier en ces pages le problème social; nous reprendrons ailleurs la question. Il s'agit ici, en quelques mots, de dire à quelles difficultés se heurtent les entreprises de l'Etat et les initiatives courageuses de quelques propriétaires.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, s'étendaient sur le plateau de la Grande Lande d'immenses terres de parcours. Assemblées en quartiers dans les régions bien drainées ou dispersées dans la lande, les métairies disposaient chacune de ressources variées : des grains, quelques bêtes de labour, un troupeau de moutons, un rucher, des pins producteurs de résine, quelques bois de chênes. La main-d'œuvre y est nombreuse : chaque maison groupe à l'abri de son toit, sous le nom de « *tinel* » plusieurs ménages apparentés et que régente, parfois en despote, un ancien, chef de tinel. Un des membres du tinel est berger; d'autres sont spécialisés dans la récolte de la résine; mais les colons landais sont avant tout des paysans acharnés à faire venir du grain à force de fumier sur une terre mauvaise. Quelques hommes vont travailler pour des maîtres de forge, extraient de l'aliol ferrugineux de fosses qu'ils creusent un peu au hasard, lavent le minerai dans des trous d'eau; d'autres sont charbonniers, forgerons ou ouvriers dans un atelier de résine, ou tisserands, bouviers : chacun de ces hommes apporte à son tinel, quand il ne s'en rend pas indépendant, un supplément de ressources. Quelques familles nobles en déclin défendent leurs droits, d'ailleurs assez vagues, sur les parcours. Mais, à côté du seigneur a grandi, dès le XVI^e siècle, une bourgeoisie locale issue le plus souvent du monde paysan; elle est faite d'hommes de loi, de maîtres de forge, de médecins, de géomètres du cadastre, de commerçants : ce sont ces notables du village qui possèdent métairies, forges, ateliers de résines et qui, peu à peu, depuis le XVII^e siècle, empiètent sur le domaine des parcours, y établissent des métayers. Auprès des villes, surtout dans la zone d'influence de Bordeaux, c'est la bourgeoisie urbaine qui s'implante au village... Groupant des tinels, régentée par ses notables et par son curé, chaque paroisse formait une communauté soucieuse de défendre ses parcours contre les troupeaux de la communauté voisine. Dans la Lande d'autrefois, le peuple, mal alimenté, miné par le paludisme et des maladies de carence telles que la pellagre, vivait médiocrement. Les communes de la Grande Lande nourrissaient 7 à 14 habitants au kilomètre carré; celles

des Landes agricoles, Marsan, Marensin, Born, de 20 à 35. Partout, natalité très forte, 30 à 35 ‰; mortalité, surtout infantile, très élevée aussi (1).

La monoculture du pin a métamorphosé la contrée. La forêt, peu à peu, au XIX^e siècle, a conquis tout le pays. Forêt artificielle, traitée d'après des règles strictes, et qui varient quelque peu suivant les régions, elle fournit bois et résine, et beaucoup d'argent. Mais le partage du domaine des parcours s'est opéré au profit de la classe aisée des notables de village : ils ont grignoté le territoire de la communauté, puis acquis des lots chaque fois que la commune mettait en vente une partie de ses parcours. Les petites gens n'ont pas eu leur part du gâteau. Les formes d'activité de la métairie ne sont plus celles du XVIII^e siècle. Il n'y a plus de vrais paysans : le travail des champs est, au moins dans la Grande Lande, confié aux femmes et quelque peu méprisé. Il y a de moins en moins de bergers; on ne veut plus s'astreindre à garder le bétail, à le soigner, à vivre isolé dans la forêt ou la lande. Les Landais sont devenus des résiniers : leur mentalité est celle d'ouvriers attendant leur salaire au terme d'une saison de labeur méthodique, sans avoir à ruser avec les caprices des pluies et du soleil. Les traditions du tinel et sa discipline ont été rompues; les métairies, en général mieux tenues que dans le passé, sont moins peuplées : des jeunes ménages sont partis à la ville; si l'état sanitaire s'est singulièrement amélioré et si la race est devenue plus forte, la natalité a baissé. Le travail, d'ailleurs délicat, du résinage demande moins de bras que la culture intensive des champs à l'ancienne manière. On est attiré vers la voie ferrée, près de laquelle s'établissent des usines. C'est un équilibre économique tout nouveau qui est né. Le pays connaît, au début de ce siècle, pendant quelques années après la première guerre mondiale, des moments de prospérité.

En fait, on pouvait saisir depuis longtemps, dès avant les désastres de ces dernières années, la cause des maux dont souffraient les Landes de Gascogne. Les propriétaires se sont enrichis aux années de splendeur où bois et résines se vendaient bien. La crise les laisse désarmés. Comment ne pas se sentir découragé quand s'effondre le cours de la résine ou que le bois ne trouve plus acquéreur, puisque le pin est la seule ressource; quand l'incendie détruit périodiquement de jeunes pins ou des arbres en pleine production; quand trente ans et combien de

(1) La structure sociale et la démographie des Landes de Gascogne ont été étudiées dans plusieurs mémoires rédigés en vue de l'obtention du diplôme d'études supérieures et soutenus devant la Faculté des Lettres de Bordeaux : M. André FAURE, Labouheyre; M. G. DACIER, Le Marsan; Mlle Claude GRANDEI, Gestas; M. Jean FORNIER, Le canton de Sabres.

travaux coûteux sont nécessaires pour reconstituer les beaux boisements que le feu menacera encore; quand l'on se trouve dans l'obligation de drainer ses terres inondées dispersées en des dizaines de parcelles situées aux quatre coins de la commune ? Il est, dans la classe aisée, des hommes à l'esprit d'entreprise, dignes héritiers de leurs ancêtres, qui furent les conquérants de la Lande; ils reboisent, multiplient les expériences agricoles hardies, fondent, comme à Saugnac-et-Muret ou dans le Born des coopératives de défrichement. Ces pionniers ne sont pas assez nombreux. Trop de propriétaires ne résident pas, ou, même s'ils habitent au village, se contentent de percevoir le revenu de leur forêt, se désintéressent du sort de leurs métayers; ils n'ont plus confiance dans l'avenir du pignada qu'ils n'ont pas su défendre contre le feu; les bénéfices que la forêt leur donne, vente de la résine et des coupes de bois, ils ne les replacent pas dans la forêt mais achètent des terres en Chalosse, des maisons en ville, ou des actions en banque. Ils veulent bien que l'administration perce des pare-feu, à la condition qu'elle les fasse passer chez le voisin. Ils voient la nécessité qu'il y a à drainer, mais ne font rien pour s'associer à une œuvre qui, en raison de la dispersion extraordinaire des parcelles, ne peut être menée à bien que par un effort collectif. Ils découragent les entreprises les plus judicieuses et les plus généreuses des grands services publics.

Petits propriétaires, métayers, ouvriers résiniers sont une population saine et forte qui aime sa forêt et que l'alcoolisme ne mine pas comme en certaines régions du Bordelais viticole. Les moments de prospérité de la résine ont fait rentrer quelque argent dans la métairie landaise; la possession d'une paire de mules a enrichi quelques-uns pendant l'occupation allemande; le métier de bûcheron a attiré en ces dernières années beaucoup de jeunes, car il rapportait plus que le travail du résinage. De telles circonstances n'ont pas bouleversé le régime de la propriété; peu de métayers ont acquis les terres qu'ils exploitent. Le petit propriétaire lui-même est fermé au progrès, se défie des innovations. Le tinel est rompu, mais l'aïeul garde souvent sa forte autorité sur les jeunes, dont il étouffe les initiatives... Aujourd'hui, dans les Landes agricoles non brûlées, la population reste attachée à la terre et au pignada. Mais, dans la Grande Lande incendiée, comment empêcher l'exode ? Comment retenir le Landais — et un Landais qui a perdu ses traditions paysannes de jadis — quand le bois brûlé une fois coupé, la scierie volante passée, il ne reste rien que la lande infinie et vide, et un sol si ingrat qu'il est à peine bon à enterrer un chien ?

En considérant les techniques d'autrefois et celles d'aujourd'hui-

d'hui, nous avons voulu essayer de répondre à ces questions. Forêts, labours, pâtures, sagement associés, donneront aux Landes de demain une image plus variée que celle que nous avons connue. Deux formules pourront coexister : la ferme tenue par une famille où une agriculture rénovée rendra possible un élevage lucratif, où la forêt, le rucher, le champ d'asperges seront des éléments de revenu ; la grande exploitation disposant de capitaux, de vastes espaces, d'engins mécanisés, d'ouvriers agricoles. Le Landais est, malgré tout, susceptible d'accepter la première de ces deux solutions : l'expérience tentée à la ferme-pilote de Sabres suscite sa curiosité. Il se méfie davantage de la seconde qui heurte trop ses habitudes : à Solférino, les propriétaires qui l'ont choisie doivent faire appel à du personnel étranger aux Landes. Mais, de toute manière, la restauration de ce pays ravagé, œuvre d'intérêt national, ne pourra pas s'accomplir sans un effort collectif et coordonné. L'Etat devra faire preuve en la circonstance d'autorité et s'assurer, si possible, le concours de tous les propriétaires landais. Il y a sur le plan social à accomplir une œuvre révolutionnaire.

LOUIS PAPY.